

Hervé JAOUEN

Petites trahisons et grands malentendus

nouvelles



DIABASE
littérature

**Petites trahisons
et
grands malentendus**



Hervé Jaouen

**Petites trahisons
et
grands malentendus**

Nouvelles

Littérature
DIABASE

© 2009, éditions **DIABASE**

BP 31 – 22130 PLANCOËT

e-mail : editions.diabase@wanadoo.fr

www.diabase.fr

ISBN 978-2-911438-59-2

Des yeux de poisson mort

La messe d'enterrement touchait à sa fin. Les vapeurs d'encens que le prêtre répandait autour du cercueil de Liam rappelèrent à Michael les brumes qui divaguaient au ras des chardons et des reines-des-prés, les soirs d'été, pendant qu'ils assemblaient leurs cannes à mouche au bord de la rivière.

À l'époque, qui aurait pu prévoir qu'ils se fâcheraient à mort en pêchant la truite ? Personne. Bonté divine, absolument personne. C'était trop con.

L'esprit encombré de souvenirs, il emboîta le pas aux gens du cortège, derrière le corbillard, en se demandant à combien de temps remontaient leurs premières parties de pêche ensemble. Vingt-trois, vingt-cinq ans ? Plus ? Moins ?

Il renonça à chercher des repères chronologiques dans sa mémoire, du genre quel chien ou quelle bagnole j'avais en ce temps-là. Une bonne vingtaine d'années, en tout cas. Un sacré bail.

Alors bon, il y avait disons une petite trentaine d'années qu'ils s'étaient sûrement croisés à la fac de droit ou dans les rues de Dublin, et avaient bu des pintes de Guinness dans les mêmes pubs, mais ni l'un ni l'autre n'en avait gardé de souvenirs précis. Sauf l'impression, de la part de Michael, lorsqu'ils se rencontrèrent vraiment, que la silhouette massive de Liam, déjà empâté à vingt-cinq ans, lui était vaguement familière.

Le hasard voulut qu'après la fac de droit ils commencent à travailler dans la même compagnie d'assurances qui venait de décentraliser ses services administratifs à Galway, une ville aux deux visages, à la fois porte historique du Connemara profond et cité en pleine expansion, enseigne occidentale d'une Irlande pressée de rattraper son retard économique.

Ils lièrent connaissance dès la première réunion des rédacteurs nouvellement mutés dans l'Ouest et prirent l'habitude de se retrouver devant la machine à café en milieu de matinée, ainsi qu'au self à l'heure du déjeuner. Ce fut Liam qui, un mois de février, avoua ressentir un début de « transes de l'ouverture ».

— Tu veux dire de l'ouverture de la pêche, je suppose ? demanda Michael.

— Tu supposes bien.

— Tu es pêcheur ?

— Je l'ai été.

— Moi aussi, quand j'étais gosse.

— Et ça ne recommence pas à te démanger, avec tous ces lacs et ces rivières autour ? demanda Liam.

Michael demeura un instant songeur, puis répondit :

— Qu'est-ce qui empêcherait qu'on s'y remette ?

— Rien ! dit Liam en lui assénant une claque dans le dos. On en parle ce soir ?

— Pourquoi pas ?

Après le boulot, ils allèrent boire une pinte en ville, au *King's head*, le pub le plus fréquenté de High Street. Dans la fièvre d'une amitié naissante, ils se découvrirent un passé identique de titis dublinois qui fondaient à vélo pêcher la tanche, le gardon et le brochet dans le Royal Canal. Initiés à la pêche au ver par un oncle ou un grand-père vers l'âge de huit ans, venus plus tard au lancer, ils avaient délaissé le canal aux alentours de quatorze ans, l'âge où l'on commence à se retourner sur les belles filles qui passent et à se sentir virer de l'œil, le cœur battant, quand elles vous sourient et qu'une virevolte de leur jupe dévoile des cuisses blanches. La nuit n'aurait pas été assez longue pour évoquer les anecdotes, les paniers mirifiques de perches, tel brochet énorme impossible à hisser sur la berge.

— Je m'en souviens comme si c'était hier, dit Liam, un bestiau de vingt-deux livres et sept onces. Je l'ai travaillé pendant une heure, jusqu'à le noyer. Des passants m'ont aidé à le sortir.

— Mon record est moins glorieux, dit Michael. Il devait faire dans les quinze livres. Il est resté accroché à une souche, ou à un vieux cadre de vélo, va-t'en savoir, il y a tellement de saloperies dans ce canal, j'ai sauté dans l'eau pour le récupérer, sans réfléchir. Sans penser que je ne pourrais pas remonter. Les copains ont été obligés d'aller chercher une échelle chez le charpentier du coin. Ma mère m'a sonné les cloches et pas qu'un peu. Je puais la vase pire qu'un vidangeur de chiottes.

— Il ne faudrait pas raconter ça aux gens d'ici, qu'on est des pêcheurs de brochet, ils nous prendraient pour des demeurés.

— Ou pour des touristes allemands, répondit Michael. Tu as raison, faut qu'on apprenne à pêcher la truite, mon vieux.

Ils décidèrent d'aller au plus près et au plus facile : la pêche en lac, avec un guide. C'est à partir d'Oughterard, la Mecque des pêcheurs de *brown trout*, la truite fario, la truite sauvage, qu'ils firent leur première ouverture de pêcheurs adultes. La chance ne fut pas au rendez-vous. Ils tombèrent sur un vieux gillie presque mutique qui ne portait pas les Dublinois dans son cœur. Le bonhomme se contenta de leur montrer comment on pêchait à la traîne, c'est-à-dire bien peu de chose : accrocher au bout de la ligne une cuiller de la taille d'un chausse-pied, sortir une cinquantaine de mètres de fil et aller de l'avant, au ralenti, d'une île à l'autre. Le crachotement du moteur hors-bord et les gaz d'échappement leur donnèrent la migraine. Aucun poisson ne mordit. En se réchauffant les mains, l'estomac et le cœur avec un whisky chaud et son frère jumeau pris au comptoir du *Boat Inn*, il fallut bien l'admettre : la journée avait été d'un ennui mortel.

— Tu as vu autour de nous tous ces types qui laissaient leur barque dériver et pêchaient à la mouche noyée ? observa Liam. Ce serait mieux que la traîne, tu ne crois pas ?

Michael opina. Il avait tellement mal au crâne qu'il ne pouvait plus prononcer un mot.

Dans la semaine, ils achetèrent du matériel : canne, moulinet, soie, bas de ligne et une douzaine de mouches de saison aux noms prometteurs – Black Pennel, Bibio, March Brown, Kate McLaren... Le samedi ils s'entraînèrent à fouetter sur un pré et le dimanche ils louèrent une barque et un moteur, toujours à Oughterard. Le hors-bord, semble-t-il mal réglé, leur causa quelques soucis. Quand à plusieurs reprises ils heurtèrent des roches sur les hauts-fonds, ils eurent des sueurs froides, compensées par des bouffées d'adrénaline lorsque des touches brutales faillirent leur arracher la canne des mains. Inexpérimentés, ils ne surent pas transformer ces attaques en victoires : aucune truite ne passa de vie à trépas sur le plancher de la barque. Mais ils apprirent cette chose de grande importance : quoique très amers sur le coup, les regrets d'avoir raté un beau poisson ne sont rien face à l'espoir de le retrouver le dimanche suivant. Malgré la bredouille, ils appartenaient désormais à la glorieuse confrérie des pêcheurs à la mouche.

Liam se serait contenté de cela mais Michael pressentait qu'il y avait mieux. Il acheta des manuels techniques, parla longuement avec les commerçants et les clients des deux boutiques de pêche de Galway et puis, un matin, il arriva au bureau en affichant un air mystérieux, alluma son ordinateur, posa une boîte à mouches près du clavier et se mit au boulot. À treize heures, au restaurant, il ouvrit la boîte et vida son sac à mystères.

— La mouche sèche, Liam, la mouche sèche, c'est ça la vraie pêche !

La boîte contenait une cinquantaine de mouches, de tailles variées, mais entre les gros doigts de Liam elles paraissaient toutes minuscules.

— Quatre-vingt-dix pour cent des Irlandais pêchent à la mouche noyée, continua Michael. C'est bien, c'est mieux que de pêcher le brochet, mais j'ai l'impression qu'on peut s'en lasser assez vite. Tu fouettes à l'aveuglette, sans trop savoir si le poisson est mordeur. Tandis qu'à la sèche, tu observes d'abord les insectes, tu attends que les truites commencent à gober, tu choisis ton poisson et à toi de trouver la bonne mouche pour le tromper. C'est beaucoup plus malin, beaucoup plus ludique, infiniment plus poétique.

— En lac, tu veux dire ?

— Surtout au bord des rivières. Le lac c'est un peu la corvée, non ? Réserver une barque, se battre avec un moteur à moitié naze, risquer sa peau si le vent tourne à la tempête, je trouve que ça a un côté galère. Tandis que la rivière... Une canne, une boîte de mouches, tes bottes et ton chapeau, voilà ce que j'appelle de la détente. Ta femme peut t'accompagner sans problème et, ma foi...

— Ma foi quoi ?

— Le parfum des foins, le doux babil de la rivière, la chaleur d'un soir de juillet, il pourrait lui venir à l'idée de s'allonger dans l'herbe.

— Pas le genre de Bernadette, grimaça Liam.

— Ah bon ! se moqua Michael, vous faites toujours la chose au lit, à la papa ?

— T'occupe... Dans quelle rivière tu comptes pêcher ?

— On va explorer le comté, mon ami.

— En ce qui me concerne c'est réglé. La Robe River est à deux pas de la maison. Compte tenu qu'elle se jette dans le Lough Mask, pas de raison qu'il n'y ait pas de gros poissons.

— Bon ! Moi je dois pouvoir trouver mon bonheur en remontant vers Roundstone.

Tous deux habitaient à l'extérieur de Galway, mais dans des directions diamétralement opposées. Michael avait loué une belle villa entre Salthill et Barna, une portion de côte aux allures de station balnéaire, avec sa plage, ses hôtels trois et quatre étoiles, son parc d'attractions, son casino, ses officines de bandits manchots et ses restaurants français. C'était la banlieue chic de Galway, prisée de la bourgeoisie en train de croître sur le terreau fertile de l'expansion économique. Les salles privées des hôtels chics abritaient les réunions de clubs de toutes sortes, Lion's, Rotary et autres cercles de notoriété. Dans ce monde-là, Michael et Cathy, sa femme, barbotaient allègrement comme des canards dans l'eau.

Au contraire, comme s'il avait voulu fuir la société, Liam s'était installé avec sa femme et leur petit garçon à Ballinrobe, un bourg du comté Mayo à l'écart des circuits touristiques, où il y avait encore un tas de boutiques démodées que fréquentait une population en majorité rurale.

Liam se mit à arpenter les berges de la Robe River. C'était une longue et lente rivière. Nonchalante, très profonde par endroits, elle promenait ses méandres à travers des prairies naturelles. Une rivière idéale pour prendre de belles truites à la mouche sèche.

En remontant la côte à partir de chez lui en direction de Roundstone, Michael dénicha un petit fleuve côtier qui descendait d'un lac de tourbière rond comme un cratère de volcan. Une eau acide, couleur de thé, cascadaient et pétillait sur des pierres noires. Ce cours d'eau sans nom, ce ruisseau – impossible de l'appeler « rivière » – hébergeait des truites fario plutôt maigrichonnes, mais nerveuses, et, surtout, y remontaient de juin à septembre des truites de

mer, argentées et combatives comme des saumons ; et extrêmement difficiles à leurrer. Du vrai sport, le vrai pied.

Michael n'eut guère le temps de se familiariser avec son ruisseau : en vue d'une promotion comme chef de secteur des risques industriels, il dut aller en stage à Dublin. Cathy l'accompagna, heureuse de renouer pendant deux mois avec l'agitation de la capitale. Pendant ce temps, Liam s'acharna à devenir un pêcheur à la mouche sèche.

La queue du cortège franchit le pont sur la Robe River. Loin devant, le corbillard s'était engagé sur la route de Westport. Le regard de Michael s'attarda sur la dérivation canalisée de la rivière. C'était fatal qu'ils se brouillent un jour, à cause de tout ce qui les séparait, finalement, Liam et lui, songea-t-il.

Rivière lymphatique, la Robe de Liam était à son image, aussi bien que Ballinrobe, ce bourg retiré du monde, convenait à sa nature renfermée, alors que Michael avait une vie sociale trépidante, au diapason de son ruisseau aux eaux vives, dont les crues étaient soudaines et violentes, à l'instar des attaques des truites de mer.

Étrangement, ces oppositions se retrouvaient dans leurs morphologies et leurs caractères. Costaud, bien enrobé, pesant dans les deux cents livres, Liam avait des gestes mesurés et, concernant les règlements de sinistres, prenait des décisions réfléchies et abondamment argumentées, une façon de faire qu'on pouvait confondre avec de l'indécision, et peut-être en était-ce. Michael était longiligne et sec comme un coup de goupillon d'évêque intégriste. Les dossiers ne traînaient pas sur son bureau, et pourtant il était très rare que ses propositions d'indemnisation soient contestées par les clients.

Quand lui revint un bruit de couloir selon lequel la méthode de travail de Liam était considérée par ses supérieurs comme un manque d'esprit d'initiative, il lui donna un coup de main pour accélérer le règlement de quelques dossiers, par pure amitié, sans penser à mal, sans vouloir le moins du monde l'humilier. Aussi fut-il surpris de s'entendre dire par Bernadette, en aparté, un samedi soir où ils s'étaient tous les quatre retrouvés dans un restaurant de Clonbur, près de Ballinrobe :

— Dis-moi, Michael, tu manques de travail ?

Il ne put que répondre :

— Mais non, pourquoi ?

— Liam est capable de s'occuper tout seul de ses dossiers.

— Je n'en doute pas, Bernadette, mais...

— Fais-moi plaisir, ne fourre pas ton nez dans ses affaires.

— Attends un peu... C'est lui qui t'a dit ça, que je foudrais mon nez dans ses affaires ?

— Peu importe ce qu'il m'a dit. Laisse-le tranquille. On a l'impression que tu essayes de te faire mousser sur son dos.

Il en demeura interloqué.

— T'inquiète, lui dit Cathy quand il voulut commenter ce dialogue acerbe, c'est une mal baisée. Et en plus ça ne tourne pas rond dans sa tête, si tu veux mon avis.

Hé oui, songeait-il en suivant le corbillard, leurs épouses aussi étaient différentes. Cathy ne voulait pas faire de gosse avant ses trente ans. Elle avait déniché un job à temps partiel dans une galerie d'art de Salthill où elle s'éclatait et nouait de nouvelles relations dont Michael bénéficiait sur le plan professionnel. Bernadette, dépressive à bien y réfléchir, jouait les mères poules avec le gamin qu'ils avaient fabriqué sitôt mariés, dans sa maison grise de Ballinrobe. Cathy dépensait beaucoup en fringues, Bernadette s'attifait comme l'as de pique

et ne se maquillait pas. Elle n'avait pas de conversation. À quelque temps de là, Cathy dit à Michael :

— Décidons d'une chose, mon chou. Va à la pêche avec ton copain si ça t'amuse, mais ne m'inflige plus la compagnie de sa bobonne. OK ?

— OK. D'ailleurs il n'est pas le même quand elle est là. Il devient nerveux et mal embouché. Bizarre, non ?

— Pas le moins du monde. Cette bonne femme réussirait à me hérissier le poil deux minutes après une épilation à la cire.

Ils revinrent de Dublin un samedi soir. À peine Michael eut-il écouté les messages sur son répondeur que le téléphone sonna. C'était Liam.

— Mon pauvre vieux, tu ne sais pas ce que tu as perdu en allant chercher du galon à Dublin. Génial, la mouche sèche ! Je n'arrête pas de prendre du poisson, et du beau ! Il y a trois jours j'en ai pris une de cinq livres et demie. Les gars du coin en sont restés sur le cul quand je suis allé la peser et l'inscrire sur le livre des records, au *Market House Tavern*.

Fatigué par le trajet Dublin-Galway en voiture, Michael écouta la suite d'une oreille distraite. Intarissable, Liam en remettait des louchées, couche sur couche. Et comment il avait repéré tel gobage, et comment il avait posé sa mouche, et comment la truite lui avait pris du fil, et comment...

— Quand est-ce que je peux venir ? coupa Michael.

— Quand tu veux, mais je te préviens, tu auras un bon bout de chemin à faire avant de me rattraper, mon petit père. Je suis devenu sacrément bon. Tu n'es pas près de faire le poids. À ta place je déménagerais. Le bonheur est ici, Michael, à Ballinrobe.

— Salthill n'est pas mal non plus.

— Chacun ses goûts, ironisa Liam. Tu viens demain soir ?

— Dimanche ? Non. Cathy a rapporté quelques toiles de Dublin. Elle doit les présenter au propriétaire de la galerie et on est invités à dîner.

— Mon pauvre vieux ! Je penserai à toi, quand je serai au bord de la Robe.

— Je viendrai lundi.

Le lundi soir ils étaient à pied d'œuvre, près d'une minoterie en ruine en aval du pont de Ballinrobe, Liam dans le rôle du professeur, Michael dans celui de l'élève. Un émule doué, mais qui n'égalerait jamais son maître. Michael le sut au bout de quelques coups du soir. Liam avait le don : l'intuition de la bonne mouche, la délicatesse du posé, le réflexe parfait au ferrage.

Michael amena Liam sur ses terres, c'est-à-dire au bord de son cours d'eau, dans l'espoir un peu puéril que les truites de mer se montreraient plus rétives aux talents du Maître de la Robe. Espoir déçu. Liam sut d'instinct quelle mouche choisir, comment la faire dériver, comment la noyer dans un tourbillon, comment ferrer d'un coup sec. Liam était bel et bien le meilleur et Michael écarta définitivement tout esprit de compétition.

De début août à fin septembre, ils se retrouvèrent trois ou quatre soirs par semaine. Ils partaient directement du bureau, mangeaient un sandwich, faisaient un feu pour chauffer l'eau du thé au bord de la rivière et attendaient le coup du soir, cet instant magique où les insectes se laissent choir pour pondre et mourir, ce moment que les truites guettent postées sous les herbiers, cette heure, ou ce quart d'heure, de gloire qu'espèrent les pêcheurs, le cœur battant. Du point de vue de Michael, ce fut un été de rêve dans l'harmonie d'une amitié sans

ombre d'aucune sorte. D'aucune sorte ? Oui, quoique... Quoique Michael trouvât parfois désagréable la façon de Liam de se rengorger et de dire :

— Alors, tu as vu le boulot ? Tu n'as pas encore pigé le truc ?

— Qu'est-ce que tu fais de tout ce poisson ? Vous n'êtes que trois. Ce n'est peut-être pas la peine d'en prendre autant.

Liam haussait les épaules et avait ce bon sourire d'innocent aux mains pleines qui le desservait, au bureau, et le désignait comme cible des plaisanteries.

— Travaux pratiques, Michael. Faut que je prenne du poisson pour te donner tes leçons.

Leçons... C'était sans doute le mot-clé, se dit Michael tandis que le cortège passait devant les ruines de l'église protestante incendiée par les Républicains pendant la guerre d'indépendance. Donner des leçons ou *donner une leçon* ? Ce n'était pas tout à fait la même chose...

L'hiver qui suivit cet été de rêve, leurs chemins professionnels divergèrent. Depuis un bon moment déjà Michael en avait assez de la routine du bureau. Lorsqu'il en parlait le soir, à la maison ou dans un pub, en prenant l'apéritif, Cathy l'encourageait à se jeter à l'eau, à plonger tout habillé dans le jacuzzi de l'Irlande fraîchement convertie aux bienfaits de la croissance tous azimuts.

— Tu ne vas pas passer toute ta vie à obéir à des petits chefs. Tu vauds mieux que ça. Tu es fait pour voler de tes propres ailes. Qu'est-ce qu'on risque ? Ne t'inquiète pas, je suis prête à me serrer la ceinture le temps qu'il faudra. Et si ça ne marche pas tu retrouveras facilement un autre boulot. Moi, je suis sûre que ça marchera. Je n'ai pas envie que tu deviennes un vieux gratte-papier aigri qui voit la vie par le petit bout de la lorgnette. On a de l'argent de côté, fais-le travailler. Mets-toi à ton compte, Michael.

Deux Anglais, propriétaires d'une société de courtage d'assurances pour l'industrie et le commerce basée à Galway, cherchaient un associé. Michael démissionna et investit toutes les économies du couple dans l'achat d'un tiers des parts de la société. Ce fut à partir de là que les choses se gâtèrent vraiment entre les deux amis.

L'un avait choisi l'indépendance, l'autre la sécurité du salariat. Michael ne se serait pas permis de critiquer la modestie des ambitions de Liam. En revanche, Liam ne se priva pas de mettre Michael en garde – « S'associer avec des Anglais, faut être complètement dingue » – ou de lui assener des aphorismes du genre : « Mieux vaut tenir que courir », ainsi que leurs différentes variantes empreintes de pusillanimité. Or, Michael gagna son pari, au-delà de ses espérances. Grâce à lui, la société enleva de nombreux marchés nationaux et prit même une envergure européenne en devenant le courtier exclusif de grandes compagnies d'assurances française, allemande et italienne.

En réponse aux allusions plus ou moins voilées de Liam sur sa réussite, Michael se montrait peu disert sur ses revenus et l'état de sa fortune. Non qu'il se sentît coupable de quoi que ce fût, mais il pressentait que sa réussite était susceptible de nuire à leur amitié. N'importe comment, cela se voyait, qu'il était plus qu'à l'aise. Cathy se rendait à la galerie en Golf décapotable et lui-même avait une grosse BMW de fonction et un 4 × 4 de luxe pour les loisirs.

En dépit de l'espèce d'humilité que Michael affichait en présence de Liam – « Tu n'as pas à jouer les carpettes devant ce type-là », lui reprochait Cathy – de la gêne avait commencé de s'installer entre eux, que Michael ne parvenait pas à analyser vraiment. Il ne se considérait ni meilleur ni plus intelligent que Liam : simplement, il avait osé sauter le pas et, cerise sur le gâteau, la chance avait été au rendez-vous.

Le corbillard entra dans le cimetière de Ballinrobe. Loin derrière, mêlé à la foule des anonymes et se sentant vaguement coupable d'avoir l'air de s'y cacher, Michael continua de chercher dans sa mémoire les signes annonciateurs de la rupture.

Comme il avait de nombreuses obligations professionnelles, qu'il était souvent entre deux avions pour Dublin, Londres, Paris, Francfort ou Rome, Michael ratait beaucoup de coups du soir. Liam prit l'habitude de l'appeler à son bureau pour l'informer de l'éclosion de myriades d'insectes, de rivière bouillonnante de gobages et par conséquent de pêches fabuleuses. Se doutait-il que ces coups de fil enfiévrèrent la cervelle de Michael et lui gâchèrent sa journée ? Oui, certainement. Liam voulait le ramener sur le terrain de la compétition et Michael s'y refusait absolument. Il n'empêche, à la suite de ces coups de téléphone, n'en pouvant plus, Michael reportait une réunion, annulait des rendez-vous et rejoignait Liam au bord de la Robe River. Laquelle, ce soir-là, était en léthargie.

— Tu n'as pas de pot, dis donc ! se moquait Liam. La rivière est morte. À chaque fois que tu viens le poisson ne bouge pas. C'est comme si tu nous jetais un sort.

Au fond de ses yeux, il y avait de l'agressivité et une lueur de plaisir malsain. Michael ne voulait croire cependant qu'à un jeu caustique, une sorte de scène de ménage qu'on provoque pour le plaisir de l'oublier sur l'oreiller – en l'occurrence devant une pinte, à l'*Anchor Inn* ou au *Market House Tavern*.

— Je suis désolé pour toi, disait alors Liam avec des accents de sincérité, j'aurais tant aimé que tu voies la rivière comme je l'ai vue avant-hier.

Quelques jours plus tard, il rappela Michael pour le prévenir que la météo prévoyait un temps lourd et une légère brise du sud-ouest pendant au moins une semaine.

— En plus, on va vers la pleine lune. Amène-toi dès que tu peux, normalement la rivière sera en folie. On restera jusqu'au milieu de la nuit s'il le faut. Tu dormiras à la maison.

Excité, Michael se gara le premier sur le chemin de la vieille minoterie. Tandis qu'il montait sa canne près de sa Range Rover flambant neuve, il eut la surprise de voir arriver son ami accompagné de son épouse et de leur fils, à présent âgé de huit ou neuf ans. Il n'aimait pas beaucoup ce gamin à l'air surnois. Quant à sa mère, en définitive Michael n'eût éprouvé à son égard que de l'indifférence, c'est-à-dire ni bons ni mauvais sentiments, si elle ne s'était complu à lui adresser des réflexions désobligeantes auxquelles il ne pouvait répondre, par amitié pour Liam.

Derrière le corbillard, le cœur de Michael se serra. Ce soir de pleine lune, il était tombé dans un traquenard tendu par toute la famille.

Ce soir-là, Bernadette écrasa sa cigarette sous sa botte, en alluma une autre, leva un œil vipérin sur le crâne dégarni de Michael et dit :

— Bientôt tu seras complètement chauve, mon pauvre garçon ! C'est les soucis ? On ne peut pas tout avoir, des cheveux et un gros compte en banque.

— Je me les arrache pour fabriquer des mouches, plaisanta-t-il.

— J'en connais qui se servent des poils de leur chien. Tu ferais bien d'offrir un toutou à ta chère épouse.

— Merci du conseil, Bernadette, j'y penserai.

— Achète un teckel à poil dur, dit Liam, c'est très bon pour fabriquer le corps des sedges. Au fait, t'as encore changé de bagnole ? Ça doit coûter bonbon, un engin pareil. Le pare buffle est d'origine ou c'était en option ?

— En option.

— Tu sais, il n’y a pas de buffles dans le Connemara. Rien que des vaches et des moutons.

Bernadette aspira une longue bouffée de fumée et la rejeta en direction de Michael. Le gamin ricana ouvertement. Michael haussa les épaules et mit fin à l’échange.

— On y va ?

Ils se partagèrent la rivière. Le gamin emboîta le pas à Michael. Avait-il été chargé de déconcentrer l’ami pêcheur devenu adversaire ? Tout en marchant il ne cessait de lui promettre :

— T’auras rien ! T’auras rien ! Tralalalalère !

Michael rata une truite.

— Peuh ! Minable ! Mon père l’aurait pas ratée !

Le gamin ne pêchait pas – c’était assez incompréhensible que son père n’eût pas essayé de lui apprendre ; ne voulait-il pas de concurrent ? – mais savait parfaitement lire la rivière. Il s’était très bien aperçu que le gobage que Michael venait de repérer était celui d’un beau poisson. Il se planqua, cependant que Michael s’agenouillait, sortait de la soie, estimait la distance, faisait quelques faux lancers et se préparait à poser sa mouche en douceur. Soudain, à l’endroit où la truite était montée trente secondes auparavant, il y eut un plouf ! et une gerbe d’eau. Par réflexe, Michael ferra. Dans le vide. Sa mouche se planta dans une branche de saule derrière lui. Il entendit le gamin s’esclaffer dans son dos, et comprit : le petit monstre avait un autre caillou dans la main. Par défi, il balança la deuxième pierre vers l’amont. Des éclairs zébrèrent l’eau. Autant d’éclairs que de truites filant se réfugier sous la berge. Autant de coups cassés pour le reste de la soirée. Ces poissons ne montreraient plus le bout de leur nez avant le lendemain.

— Petit con ! ne put s’empêcher de maugréer Michael.

Le gamin soutint son regard et lui lança :

— Sale richard ! T’es qu’un nullard !

Médusé, Michael considéra le gouffre que ce « nullard » venait d’ouvrir devant lui. Ce mot n’était pas un mot d’enfant. Le gamin n’aurait pas osé traiter ainsi l’ami de son père s’il n’avait entendu ses parents le prononcer à la maison.

— Richard peut-être, répliqua Michael, et nullard si tu veux, oui. Mais sûrement moins que ton père. Tu sais en quoi consiste son boulot ?

Les traits du gamin se figèrent.

— Ben, il fait des assurances.

— Non, tu te trompes. Ton père est un cireur de bottes.

Le gamin grimaça comme s’il allait pleurnicher.

— C’est pas vrai !

— Je t’assure. Il passe ses journées à genoux et il cire, cire, cire les bottes de ses supérieurs.

— T’es qu’un salaud ! cria le gamin en s’enfuyant à toutes jambes.

Épouvanté par ce qu’il venait de dire, Michael put à peine démonter sa canne tant ses mains tremblaient. Il alla s’asseoir dans sa voiture. Le trio revint de la rivière à la nuit tombée. Le gamin évita le regard de Michael. Liam souriait, Bernadette n’avait pas l’air plus renfrogné que d’ordinaire : apparemment, le gamin n’avait pas parlé.

— Et alors ? demanda Liam.

— Rien, dit Michael.

— Rien ? s'étonna Bernadette. Rien ? Et Liam qui t'avait laissé le meilleur parcours ! C'est du gâchis !

Elle fut prise d'une quinte de toux. Combien de cigarettes avait-elle fumé au cours de la soirée ? Un demi-paquet ? Le paquet entier ?

— Comment tu as fait pour ne rien prendre ? La rivière était en folie, dit Liam.

Il avait gardé trois beaux poissons, entre trois et quatre livres chacun. Il les jeta sur le plancher de la Range Rover.

— Tu diras à ta femme que c'est toi qui les as eus.

— Je ne suis pas encore rendu là, Liam.

— Tu n'as pas oublié ton pyjama ? Bernadette t'a préparé ton lit.

— Désolé, il faut que je rentre à Galway.

— Hein ? Mais on avait dit que...

— Je prends un avion de bonne heure demain matin.

— Pourtant... C'était convenu, non ?

Là-dessus – sur ce regret refoulé ? – ils demeurèrent silencieux. Un long moment, qui parut interminable. Un affreux silence que brisa Bernadette.

— Laisse tomber, Liam. Qu'il retourne à Salthill si ça lui chante. Comme ça je n'aurai pas ses draps à laver.

Elle alluma une cigarette. Ses mains tremblaient. Liam baissa la tête, gratta la terre du bout de sa botte.

— Bernadette est un peu fatiguée, ces temps-ci, dit-il.

— Je comprends, dit Michael. On s'appelle ?

Liam appela, juste avant l'automne, pour organiser cette funeste soirée de fin de saison. Septembre est le mois où apparaissent de nouveaux insectes, où les truites, bien grasses, bien rondes, se montrent plus sélectives et où, surtout, les gros reproducteurs remontent pondre dans les rivières.

Comme la fois précédente, ils se donnèrent rendez-vous à la vieille minoterie. Liam était déjà là. Seul, au grand soulagement de Michael. Ils se partagèrent la rivière. Liam prit l'amont, Michael l'aval. Il eut beau essayer toutes les mouches de sa boîte, il ne réussit pas à ferrer un poisson. Lorsqu'ils se retrouvèrent, en cuissardes, au milieu du courant, il faisait presque nuit. Liam se massa les reins en grimaçant.

— Bon Dieu, ce que ça tire sur le dos...

Il n'avait pas de panier. Les huit belles truites qu'il avait prises, il les avait fourrées dans le carnier de sa veste de chasse. Des queues dépassaient de chaque côté.

— Ne me dis pas que tu n'as rien touché, ironisa-t-il.

— Hé ! Si !

— Tu es vraiment un nullard !

Michael se tut, bien que la repartie eût été méchamment balancée. Tout à coup, en amont, une truite goba. Ils eurent le temps de voir sa nageoire dorsale émerger avant qu'elle ne replonge, avec nonchalance. Un énorme poisson. Normalement, par courtoisie, Liam aurait dû dire à Michael : à toi, mon cher... Il ne lui laissa même pas le temps de réagir. Il fouetta, sa mouche se posa idéalement à un mètre en amont de la truite, la nageoire dorsale apparut, et puis le museau. Liam ferra brutalement. La truite jaillit en chandelle, retomba dans une gerbe d'étincelles et puis fila droit devant elle. Le moulinet de Liam crissa. Il resserra

progressivement le frein. La ligne se tendit. Il reprit du fil. La truite repartit. Liam resserra encore le frein, et ainsi de suite. La lutte dura un bon quart d'heure. Enfin, la truite vint tout contre les bottes de Michael. Il voulut l'épuiser.

— Laisse ! Tu vas faire des conneries !

Liam l'épuisa lui-même et jeta épuisette et poisson sur le pré. À vue de nez, la truite pesait ses neuf livres. Michael la décrocha et alluma sa lampe de poche pour regarder la mouche.

— C'est quoi, cette mouche ? demanda-t-il.

— Une fourmi ailée. Il n'y a que ça qui marche, ces jours-ci.

— Tu n'aurais pas pu me le dire ?

— Chacun se démerde.

Ils se toisèrent. Menton levé, yeux mi-clos, Liam prononça ces mots que Michael jugea définitifs :

— Alors, ça te va, comme démonstration ? Tu auras beau faire, tu ne sauras jamais pêcher, mon pauvre vieux. Quand on est nul, c'est pour la vie.

— Merci de tes leçons. Crois-moi, celle-ci était la dernière.

Ils se quittèrent sans se saluer. Combien de temps s'était-il écoulé depuis ? Michael calcula : quatorze ans. Quatorze années pendant lesquelles il s'était maintes fois passé et repassé le film de ces parties de pêche au cours desquelles s'était délitée leur amitié. De tous les sentiments qui le traversaient quand il y repensait, c'était l'incrédulité qui dominait. Comment avaient-ils pu en arriver là ?

Il regardait rarement les avis d'obsèques, mais hier – était-ce un signe ? – le *Connaught Tribune* s'était ouvert de lui-même à la bonne page. En haut à droite, il y avait la photo de Liam, encadrée de noir...

Le corbillard venait de faire un détour pour emprunter l'allée centrale du cimetière. C'était une Cadillac. Une voiture de richard, songea Michael.

Une longue file de gens s'étirait entre les tombes en direction de la Cadillac et du trou de Liam.

Perdu dans ses pensées, Michael s'était fait remonter par la foule. Dernier à se recueillir devant le cercueil, il fut étonné de ne voir qu'un jeune homme. Et Bernadette ? Il bénit le cercueil, adressa un signe de tête au jeune homme et s'écarta pour s'en aller. On l'appela.

— Ho ! Michael !

Il se retourna. Le jeune homme lui souriait.

— Tu es... ? bredouilla-t-il. Excuse-moi, j'ai oublié ton prénom.

— Ronan.

— Ah, Ronan ! Ça fait une paie, hein ! Et ta mère ?

En posant la question il se doutait de la réponse.

— Là-dessous. Morte il y a cinq ans.

— Je suis désolé.

— Tu as une minute ? J'aimerais t'offrir un verre. Le temps que les fossoyeurs...

— Bien sûr. Je t'attends.

À Ballinrobe, place du marché, Ronan gara une Toyota pourrie à côté du 4 × 4 Mercedes de Michael. Ils entrèrent chez *Flannery's*, commandèrent deux doubles Jameson et s'assirent à une table devant la fenêtre, au bout du bar.

— Tu as bien changé, dit Michael.

Ronan n'avait plus rien du gamin sournois, emprunté, engoncé dans des chemises trop petites, que Michael avait connu. C'était un jeune homme au regard clair, au sourire franc, qui paraissait tout à fait à l'aise dans ses baskets, vêtu de fringues décontractées et les cheveux noués sur la nuque en catogan. Ils choquèrent leurs verres.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Tu as fini tes études ?

— J'essaye de bosser dans le cinéma. Actuellement, je suis assistant sur un film de Ken Loach.

— Bravo ! Et ça plaisait à ton père ?

— Bien sûr que non. Tu le connaissais... Et toi, tu as des enfants ?

— Trois filles. L'aînée veut devenir comédienne. Tu la croiseras peut-être un jour sur un plateau.

— Ce serait chouette. Tu reprends quelque chose ?

— Une pinte de Harp.

Ronan se leva. Le gendre idéal ? songea Michael. Pourquoi pas ? Le genre artiste. Il plairait à Cathy. Ce serait drôle. Ronan posa les bières sur la table et se rassit.

— Écoute, Michael, depuis toutes ces années il y a un truc qui m'est resté sur le cœur... Il faut que ça sorte, aujourd'hui. Tu sais, je n'aurais jamais dû jeter ces cailloux dans la rivière.

— C'est drôle que tu me parles de ça, je n'ai pas arrêté d'y penser pendant que je suivais le cortège. Tu n'aurais pas dû jeter ces cailloux et moi je n'aurais jamais dû te dire ce que je t'ai dit.

— Ce que tu m'as dit, ce soir-là, je l'ai gardé pour moi.

— Tant mieux, parce que j'en ai honte. Ton père n'était pas un cireur de pompes.

— Il n'avait pas d'ambition.

— Sauf à la pêche.

— Il y avait une sacrée rivalité entre vous.

— Elle venait de lui.

— C'était à cause de ma mère. Elle ne pouvait pas vous blairer, toi et ta femme. Alors il en rajoutait sur toi, disait que tu étais un nullard, pour lui faire plaisir. Juste pour lui faire plaisir.

— De quoi est-elle morte ?

— Le cœur. En fait, elle était malade depuis longtemps. Elle l'était déjà, à l'époque où vous vous fréquentiez. Elle aurait dû subir une opération mais elle avait la phobie des hôpitaux. Le tabac n'a rien arrangé.

— Et ton père ?

— Une attaque cérébrale. En revenant de la pêche.

— Mort en scène, alors ?

— Mais le spectacle continue !

Ils sourient.

— Michael, il faut que je te dise encore une chose... Le dernier soir où vous vous êtes vus... Il nous a raconté ça, à la maison. L'histoire de cette fameuse mouche que tu n'avais pas, la fourmi volante, et l'énorme truite qu'il a prise dans tes bottes... Il a fanfaronné, devant maman, mais après... Cent fois, mille fois il a failli t'appeler. Il espérait que tu l'appelles. Crois-moi, ce qu'il t'a fait ce soir-là n'a pas cessé de le ronger. Quand il avait bu un verre de

trop, il ressassait la même phrase : j'ai assassiné une belle amitié et l'arme du crime ça a été ma connerie.

— Ce n'était qu'un simple malentendu.

— Gentil de ta part de dire ça, Michael. Tu sais que papa t'admirait ? Il te situait au-dessus de tout. Il suivait ta carrière, comme un fan de vedette du showbiz. Il découpait les articles sur toi et sur ta société. Tu ne me croiras pas, le mur en était couvert, dans son atelier, là où il fabriquait ses mouches.

— C'est épouvantable, murmura Michael.

— Épouvantable ?

— Formidable, je voulais dire.

Michael se sentit comme vidé de toutes ses forces, de toute sa volonté, de toute ambition, de tout désir de vivre.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? demanda-t-il à Ronan.

— Rien, je te remercie.

— Passe nous voir à la maison. On habite toujours à Salthill. En haut de la colline, maintenant.

— Je ne dis pas non, Michael.

— Heureusement que je suis venu, sinon...

— Quoi donc, Michael ?

— Rien. Au revoir, Ronan. Porte-toi bien.

— Toi aussi, Michael. Adieu.

Michael reprit la route de Galway. Ses oreilles bourdonnaient, l'air lui semblait cotonneux, la route droite et lisse, les murs de pierre sèche un décor de carton-pâte. Heureusement que je suis venu, se dit-il, sinon je n'aurais jamais su... Jamais su que cette espèce de gros nounours – il sourit – avait porté, supporté, enduré de tels sentiments de culpabilité pendant quatorze ans. Ils s'étaient comportés comme des gamins.

Quand il gara son 4 × 4 Mercedes dans l'allée de la villa, Michael eut la sensation d'avoir fait la route dans un état second, en apesanteur. Il ne se rappelait pas avoir croisé des voitures, avoir négocié tel virage difficile, avoir ralenti ou accéléré, en un mot ne se rappelait pas avoir conduit. Il était crevé, à ramasser à la petite cuiller. Tout lui sembla vain et dénué de sens : les fausses colonnades gréco-romaines de sa villa, le palmier, la pelouse, le jet d'eau, le marbre du hall, les tableaux plus ou moins abstraits, le salon en cuir blanc et le verre de whiskey que Cathy lui tendit en fronçant les sourcils.

— On dirait que ça t'a mis dans un drôle d'état, d'enterrer ton ex-copain... C'est de voir Bernadette qui t'a fait cet effet-là ? Tu es pâle comme un linge.

Tenant son verre à deux mains, il se laissa tomber dans un fauteuil et contempla ses pieds.

— Michael ! Ça ne va pas ?

Il redressa la tête. Il regarda sa femme. Il avait envie de pleurer, mais il n'aurait pu dire si c'était de bonheur ou de mélancolie.

— Je t'aime, Cathy.

Elle vint s'asseoir tout contre lui, terriblement inquiète.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Michael ?

Il posa sa main sur les genoux de sa femme. Cathy ! Le plus beau signe de sa réussite. De leur réussite. À cinquante ans elle avait un corps de jeune fille, mince, élancé, sportif, ce qui

l'obligeait à entretenir sa propre forme, lui aussi, pour être digne d'elle et des jeux amoureux qu'ils avaient su renouveler, jamais lassés du corps de l'autre. Un couple parfait, toujours d'accord sur tout, indemne du moindre ennui de santé. Et trois filles jolies, intelligentes et ambitieuses. Et de l'argent, un tas d'argent à ne plus savoir qu'en faire.

— Mais tu as les mains gelées, Michael. Tu n'es pas en train de nous mijoter un infarctus ? Tu veux que j'appelle un médecin ?

Il secoua la tête, alla se planter devant le miroir vénitien, porta un toast à son reflet et but une gorgée de whiskey.

— Bernadette est morte il y a cinq ans. J'ai vu leur fils, Ronan. Tu te souviens de lui ?

— À peine. Et alors, ça s'est mal passé ?

— Au contraire, ça s'est très bien passé. C'est un jeune homme fort sympathique. Il m'a dit... S'il te plaît, viens ici, près de moi.

Plus intriguée qu'alarmée, à présent, elle vint glisser son bras sous le sien, face au miroir.

— Regarde-moi dans la glace, murmura-t-il.

Dans le miroir, il la vit, elle, comme elle se voyait dans les miroirs. Elle inclina la tête, jusqu'à poser sa joue contre son épaule.

— Tu me fais peur... Mais qu'est-ce qui t'arrive, Michael ?

— Regarde-moi bien, dit-il. Tu ne trouves pas que j'ai des yeux de poisson mort ?

Le faux pardon

L'écrivain était de passage dans sa ville natale pour signer son dernier roman. Par expérience, la libraire et lui savaient qu'il ne fallait pas compter sur les amis d'enfance, ni sur les gens du quartier où il avait grandi, et encore moins sur la famille. La popularité n'éveille pas forcément des jalousies, mais la reconnaissance du talent suscite presque toujours une réserve ébahie, chez les anciens proches. Comment, c'est lui, c'est bien lui, le petit Untel ? Il avait donc déjà, à l'époque des culottes courtes, le don de l'écriture, quand il cassait les carreaux du gymnase et se faisait tirer l'oreille par le gardien boiteux ? Le mystère d'un cerveau dans lequel germaient, sous l'épi frontal, des idées tordues d'écrivain, intimide, voire effraie un peu. Alors on se rappelle, mais oui, ses yeux mobiles, ses sourcils froncés, ses sourires ironiques : déjà le communiant enregistrait des scènes, des dialogues, et vous évaluait, vous croquait en pensée. Et voilà que maintenant ce petit voyou du polygone de tir passe à la télé, fréquente le gratin, a été décoré. En quelque sorte, il est passé à l'ennemi. Mais il faut bien admettre que son prestige rejaillit sur tout le quartier. Il est devenu quelqu'un, c'est bien la preuve qu'on n'était pas tous des cloches. Ceci dit, qu'on vienne ou qu'on ne vienne pas à sa séance de signature, ce n'est pas ça qui changera grand-chose à sa gloire. Et puis on risque de le déranger. Il sera entouré de beau linge.

Ces vieilles connaissances intimidées par le livre, la littérature, la bonne société provinciale ou l'écrivain lui-même, la libraire les identifiait, la veille ou le lendemain de la signature. Ils achetaient le livre en catimini et parfois disaient : « Je l'ai connu, dans le temps », ou : « C'est un cousin à moi ! » La libraire les mettait à l'aise d'une exclamation : « Vous en avez de la chance ! » et ajoutait : « Oh mais vous devriez venir demain, il sera là... Vous auriez dû venir hier, il était là... » On lui répondait, l'air confus, je ne pourrai pas, je n'ai pas pu. Dans le langage commercial, ces acheteurs de l'ombre constituaient l'essentiel des « retombées » de la signature. Retombées... L'écrivain pensa à de la neige, à une neige de pétales, et plus précisément aux pétales des pêchers qui prospéraient autrefois dans le jardin en pente de ses parents, quand il était petit.

La libraire, une amie, avait bien fait les choses. Encarts publicitaires dans la presse régionale, portraits de l'auteur en vitrine, champagne, whisky et petits-fours, cartons d'invitation adressés non seulement aux habitués notables gavés de cocktails, mais aussi à des clients assidus de la librairie et à une pléiade de bas-bleus, adoratrices de J. -M. - G. Le Clézio et de Paul Auster, et néanmoins curieuses du travail d'un auteur de moindre prestige.

On était à la charnière du printemps et de l'été, le temps était beau et chaud, la libraire installa la table de l'écrivain face à la porte qu'on laissa ouverte. Pendant une heure, il se partagea entre sa chaise et le buffet et puis, alors que des invités prenaient congé, une file d'une dizaine de personnes se forma de la porte à sa table. L'écrivain se rassit et dedica plusieurs livres tout en dialoguant avec ses lecteurs. Bientôt, du coin de l'œil, il remarqua qu'un homme laissait passer son tour. Son souhait de rester le dernier fut exaucé. Âgé d'une soixantaine d'années, il était maigre et sec comme un coureur de fond – comme un ascète ? – et gris de cheveux, de teint, de costume et de cravate. Même les verres de ses lunettes semblaient gris. Gris curé, songea l'écrivain, et il s'interrogea : un prêtre ? En général, pour ce qu'il en savait, ils portent une croix au col de leur veston. L'homme n'en portait pas. L'écrivain rompit un silence qui devenait gênant :

— C'est pour vous la dédicace ?

L'homme gris eut un sourire pincé.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Non, je vois que vous ne me reconnaissez pas.

— Désolé, non... je...

— Eh bien je vais vous le dire.

— Attendez ! Donnez-moi une minute...

À peine l'écrivain eut-il prononcé ces mots qu'il sentit l'odeur d'embrocation d'un gymnase, vit un élève effectuant un soleil à la barre fixe, se rappela le tissu rêche d'une blouse grise, le goût des gauloises Maryland, les os jaunis d'un squelette articulé, plus un tas d'autres images disparates qui cloquèrent à la surface de sa mémoire – et l'écrivain songea que ce n'était pas par hasard que ce verbe « cloquer » lui était venu à l'esprit puisque ces souvenirs-là sourdaient du marécage d'années ingrates, de jours sans fin, d'hivers nauséux et lugubres.

— Le lycée, dit-il. Vous étiez prof.

— Bravo. Et professeur de quoi ?

L'écrivain ressentit une bouffée d'impatience un peu hostile. Il n'avait aucune envie de s'enfoncer dans le marécage. Il tempéra la dureté de son regard – du moins le crut-il. Le sourire figé de l'homme gris n'était pas vraiment ironique, ou bien alors c'était de l'ironie à l'égard de lui-même, ou de la fuite du temps, ou des lacunes de la mémoire. Il semblait attendre un verdict. À cause, sans doute, de l'image du squelette quelques secondes auparavant, l'écrivain revit une salle de travaux pratiques, des microscopes, des grenouilles écorchées, des énumérations d'animaux préhistoriques au tableau, et les cheveux coupés en brosse d'un tout jeune agrégé issu de Normale supérieure et qui se comportait en classe comme un lieutenant sorti de Saint-Cyr, prônant l'Ordre et le Devoir. Alors que l'écrivain le respectait et figurait parmi ses bons élèves, ce type l'avait un matin exclu de sa classe parce qu'il estimait qu'il avait les cheveux trop longs. « Vous reviendrez quand vous m'aurez fait couper ces pattes de rocker au ras du pavillon ! » Était-ce lui ? Dans ce cas, il était gonflé. Le con. Le sale con. Cette exclusion avait valu un tas d'ennuis à l'écrivain. Convoqué chez le censeur, lettre aux parents, collé trois dimanches de rang.

— Prof de sciences naturelles, dit-il, en se régalant à l'avance du règlement de comptes qui allait s'ensuivre, de la dédicace assassine qu'il allait rédiger, du style « en toute antipathie » ou « avec mon éternelle inimitié ».

Le sourire de l'homme gris changea. Peine et satisfaction, à présent.

— Perdu. J'étais professeur de lettres.

— Prof de lettres, vraiment ?

L'écrivain appela à la rescousse des images de Lagarde et Michard, mais aucune silhouette de l'homme gris en professeur de lettres ne se forma à la surface du marécage. Il mentit, par politesse.

— Vous aviez fait un remplacement pendant une semaine ou deux, c'est bien ça ?

— Pas du tout. J'ai été votre professeur de français pendant une année entière. En première.

— Une année entière ? En première ?

— Je vois que ça ne vous a pas marqué.

L'homme gris grimaça, franchement ironique à l'égard de lui-même, cette fois, et cette grimace fit la lumière à la surface du marigot. L'homme gris – déjà gris – assis à son bureau. Sa serviette en cuir ouverte. Des copies de dissertations. L'énoncé de notes, à rebours, de la plus mauvaise à la meilleure. Un devoir important, de troisième trimestre, qui va décider du premier prix de français : jusqu'à ce devoir, l'écrivain et son antithèse, un fils de gendarme

champion de la barre fixe, sont ex æquo. L'écrivain a la deuxième meilleure note, il n'aura que le deuxième prix. L'homme gris se fend de son sourire de curé, mi-peiné, mi-satisfait. Il dit : « Votre dissertation a le mérite de l'originalité, mais vous devriez prendre vos références dans les auteurs du programme et non pas chez les romanciers américains. »

Avait-il vraiment dit cela ? L'écrivain crut se souvenir que oui. Il mentit une deuxième fois.

— Ça y est, c'est bon, tout s'est remis en place. Évidemment que je vous ai eu comme prof. Par contre, votre nom ne me revient pas.

— Vergne, Jean-Luc Vergne, répondit l'homme gris, l'air amusé.

Ce nom ne disait absolument rien à l'écrivain. Soudain, il trouva le sourire de l'homme gris déplaisant, et décida que l'entretien avait assez duré.

— C'est pour vous la dédicace ?

L'homme gris hocha la tête, croisa les mains sur son bas-ventre dans l'attitude de l'attente déférente et demanda :

— Je peux vous poser une question ?

— Je vous en prie, plusieurs si vous voulez, répondit l'écrivain d'un ton badin, pour cacher son trouble devant la gravité soudaine des traits de l'homme gris.

Il songea qu'il avait la berlue, que c'était une illusion suscitée par son imagination de romancier, un corollaire de tout ce gris curé, de cette attitude de componction, par accréition rien qu'un mirage de contrition, et pourtant... derrière les lunettes, les yeux n'étaient-ils pas humides ? De simplement peiné tout à l'heure, le sourire n'était-il pas à présent douloureux ? Allons donc ! L'homme gris allait lui demander tout bonnement quelque chose du genre : « Vous écriviez, déjà, quand je vous avais comme élève ? » L'écrivain décapuchonna son stylo. L'homme gris décroisa ses mains, les posa sur la table, inclina légèrement le buste et demanda :

— Est-ce que vous nous avez pardonné ?

La question sidéra l'écrivain. Pardonné d'avoir rabaissé sa note pour qu'il n'ait pas le premier prix de français ? Enfantillage ! C'était sûrement autre chose. Et puisque aussi bien le « nous » indiquait une culpabilité collective, une quelconque vilenie commise à son égard par un ensemble de personnes ?

— Pardonné ? Mais quoi donc ?

L'homme gris ne s'embarrassa pas de périphrases, ni de détours emberlificotés faciles à imaginer dans de telles circonstances – « Eh bien imaginez que... je dois dire que... je ne sais pas trop comment vous dire... » La librairie l'entendit-elle ? L'écrivain en eut l'impression, car elle tourna la tête, intriguée.

C'est d'une voix ferme que l'homme gris articula distinctement l'aveu qui le hantait :

— De vous avoir méprisé, lâcha-t-il.

Il fixa son ancien élève sans ciller. D'un regard de chien battu ? Le romancier estima la formule insatisfaisante. Il y avait de cela, bien sûr – à supposer d'ailleurs qu'un chien battu ait de la tristesse dans les yeux et non pas de la colère ou de la rancune. C'était plutôt un regard de chien obéissant. L'écrivain avait observé ce regard-là quelques semaines auparavant, à la télévision, dans les yeux d'un père incestueux accusé par ses filles de treize et quinze ans et son garçon de neuf ans de les violer depuis leur tendre enfance. Un documentaire remarquable, filmé avec l'accord du type en question. Pendant quarante-sept heures, il nie bec et ongles. À la quarante-huitième heure de garde à vue, les trois flics, qui se relaient, ont le génie de lui dire : « T'as vu l'heure ? T'as plus que dix minutes pour

reconnaître que tu l'as fait et demander pardon à tes gosses. Dépêche-toi, bon Dieu ! Après ce sera trop tard. T'auras plus l'occasion d'avouer parce qu'on préférera te laisser tout seul porter ta croix. Pas la croix de tes crimes, mais celle de tes gosses qui ne pourront pas oublier et te pardonner parce que t'auras refusé de reconnaître que tu leur as fait du mal. Avoue, putain ! Demande-leur pardon ! T'as violé tes gosses mais t'as encore la possibilité de les sauver ! Donne-leur une chance de devenir des adultes ! Allez ! On t'écoute ! » Le type regarde la pendule, se redresse, le dos bien droit, et dit : « Oui, je l'ai fait, et je leur demande pardon. »

Dans la mémoire de l'écrivain, l'aveu du professeur de lettres alluma une mèche fusante. La flamme crépita à toute allure vers la bombe, sous le marécage, et ce fut l'explosion. À la vitesse de la lumière, en un millionième de seconde, ses trois années de lycée retombèrent en pluie de vase et de boue sur les toits d'ardoise et les cours cimentée du lycée. Méprisé ? Bien sûr qu'il avait été méprisé ! D'un coup, face à l'homme gris qui attendait sa réponse, tout s'éclairait. Un verbe paradoxal, car ce n'étaient que des images sombres, poussiéreuses, repoussantes sur lesquelles s'incrustait le mot « mépris ». Voilà que quelque trente années plus tard ce mot expliquait l'état cafardeux dans lequel l'avait toujours plongé l'évocation de ce lycée. Ayant passé avec succès « l'examen des bourses » – expression qui faisait ricaner les gamins – l'écrivain aurait pu entrer en sixième au lycée et apprendre le latin et le grec. Mais ses parents l'avaient envoyé au cours complémentaire, avec ses petits camarades du quartier. Ils ignoraient les différences entre les deux enseignements : d'un côté le glorieux lycée destiné à cultiver l'élite de la Nation, de l'autre la filière courte des collèges et son cul-de-sac du BEPC pour former, au mieux, des cohortes d'employés de banque, des Postes, du Trésor public, et, au pire, après les avoir cantonnés dans des cinquièmes spéciales jusqu'à leurs quatorze ans, des apprentis maçons, plombiers, couvreurs, livreurs, chauffeurs, garçons coiffeurs. La chance de l'écrivain fut qu'un gouvernement institua un pont entre les deux filières. À la fin de la troisième, et sur examen, les meilleurs élèves des collèges – une poignée par établissement – furent admis au lycée et réunis dans des classes de secondes dites M pour « modernes ». Ou pour mépris, par conséquent ? songea l'écrivain. Un flot de rancœur inonda le marigot des souvenirs. Oui, oh oui, ô combien avaient-ils été méprisés, ses camarades et lui, gueux incultes, transfuges des bas-fonds des cours complémentaires.

La minuscule place du lycée. À droite, la chapelle. À gauche, l'école primaire d'où l'écrivain a observé, du cours préparatoire à la 7^{ème}, avec frayeur, le porche de l'ancien collège de jésuites. Adolescent, l'année de ses quinze ans, il a donc l'honneur de franchir la porte en chêne sculptée. Il hésite entre l'une et l'autre volée de marches de l'escalier en granit, prend celle de droite comme tous les droitiers, est accueilli sur le marbre du hall par deux statues de commandeur, le proviseur et le censeur, mains dans le dos, yeux de buses, on se tait messieurs à l'intérieur du temple du savoir. Plus loin, à droite encore, le vestiaire chichement éclairé où les externes passent une blouse grise par dessus leur veston et ajustent leur cravate avant d'aller se mettre en rang devant la porte de la seconde M, en queue de file, à la suite des internes. Pauvres internes de Moderne. Les premiers jours hébétés, fraîchement débarqués de leurs collèges de cambrousse. La semaine d'avant, ils ont encore trait les vaches, ramassé les pommes à cidre, nourri les cochons. Accent paysan à couper au couteau. Au couteau à couper les choux. Les choux à vache. La plupart ne sont jamais venus en ville, ne sont jamais allés au cinéma, n'ont jamais assisté à une pièce de théâtre, n'ont jamais porté que des chaussettes tricotées par leur maman, et la plupart sont vêtus d'habits d'un grand frère, pantalons du dimanche trop courts, chemises démodées, avec autour du cou une vieille

cravate du père ou du grand frère, lustrée, dont le nœud n'a pas été défait depuis vingt ans. Ils sont dociles comme des bœufs, et les professeurs les aiguillonnent de piques d'ironie.

« Messieurs, dégoise le professeur d'anglais, j'espère que vous mesurez ce que votre présence ici a d'exceptionnel ! Quoi que vous fassiez, vous appartenez désormais à l'élite ! Soyez-en dignes ! Je ne tolérerai aucun écart vestimentaire ! Celui dont la mise ne sera pas correcte sera exclu de mon cours ! »

Mon cours, mon cul ! jubila l'écrivain à ce souvenir. Par un guignol singeant la gentry britannique, un enseignement empesé d'agrégatif prolongé et agrégé de raccroc au milieu de la quarantaine, en fait (l'écrivain le rencontrerait plus tard) un fils de paysan, lui aussi, qui s'était senti pousser au derrière des plumes de perroquet savant, sur lesquelles il fientait inlassablement les mêmes vingt lignes de Wordsworth, dans l'espoir de signer un jour un opusculé et de récolter les palmes académiques.

Excepté E.L., le professeur de lettres qu'il avait eu en seconde, mais que ses pairs avaient rejeté comme les anticorps repoussent dans leur pus l'épine qui a enflammé la chair, le corps enseignant de ce foutu lycée n'était qu'un club de nœudpapillonés vernis au tampon de leur suffisance, une compagnie d'emmanchés, empalés jusqu'à l'os sur la canne blanche de leurs médiocres certitudes.

E.L. et lui étaient tout de suite devenus amis. Sans le secours de ce mentor, l'écrivain aurait continué à balbutier du stylo et fini par brûler ses manuscrits. Ils étaient faits du même bois de l'anticonformisme. Brillant agrégé et jeune thésard, E.L. avait tout juste vingt-cinq ans. Il s'emmerdait gaiement dans ce lycée de province. Le proviseur le poursuivait de sa vindicte – « Ici, Monsieur, on ne fraternise pas avec les élèves ! Et on arrive à l'heure ! » Le censeur glissait dans son casier (« en loucedé, putain de Mormon ») des billets fielleux. Il les appelait la Schlague. Ses collègues, il les appelait les Cocus, parce que, disait-il : « Dans la salle des profs on ne s'entend plus, à cause de toutes ces clochettes qu'ils ont au cul. » Quatre ans après que l'écrivain eut quitté le lycée, E.L. rejoignait l'université. Au lycée, il ne respectait pas le programme, proposait des sujets de dissertation qui laissaient les élèves bouche bée et, plus tard, quand l'écrivain eut commencé d'écrire vraiment, jamais il ne commença un livre sans se rappeler ce cours d'E.L. sur l'art narratif. « La marquise sortit à cinq heures !... À l'heure, c'est le cas de le dire, où le Nouveau Roman occupe toute la place dans les gazettes, peut-on encore écrire la marquise sortit à cinq heures ?... Hein ?... Vous vous en foutez comme de votre première capote anglaise, c'est ça ?... Bon, alors contentez-vous de répondre à une seule question : POURQUOI la marquise sort à cinq heures ? Vous ne voyez pas ?... Facile, pourtant. Si la marquise sort à cinq heures, c'est pour baiser ! Se faire sauter ! Se faire enfiler !... À cinq heures, la digestion est achevée, les femelles mouillent, les mâles godent, les corps sont en pleine forme. Cinq heures, messieurs, est l'heure la plus délicieuse pour faire l'amour ! »

Faisant mine de réfléchir à la dédicace, l'écrivain sourit et l'homme gris prit ce sourire pour lui.

L'écrivain avait fait lire à E.L. un premier roman, rédigé dans une prose hermétique, sous l'influence du peu qu'il avait su capter chez Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet et Michel Butor. Il se figurait qu'on ne pouvait plus écrire comme Balzac ou Dumas. E.L. l'invita chez lui et pendant plusieurs années, ils eurent leurs lundis littéraires, des cinq à sept, justement, comme la marquise, et parfois l'auteur restait dîner. E.L. lui montra combien était escarpé l'Everest de la création littéraire – lui-même, d'ailleurs, ne quitterait jamais le vallon des cinq premières pages d'un roman sans cesse réécrites – et lui donna les outils pour le conquérir. Il

lui fit lire et lui commenta l'œuvre d'une myriade d'auteurs. La double conclusion de ces années de cours particuliers fut qu'il fallait se foutre des écoles littéraires, des clans, des chapelles, des modes et de tout le bazar des conventions ; et qu'on pouvait toujours écrire « la marquise sortit à cinq heures » si on avait envie de faire sortir la marquise à cinq heures. Soulagé, l'écrivain mena à terme son premier roman noir.

Sollicité par l'Amicale des anciens élèves du lycée dès que sa popularité fut établie, l'écrivain adhéra à l'association, poussé par un désir sournois de confronter ses souvenirs à une réalité, de voir s'il ressentirait une quelconque empathie envers ces gens qui glorifiaient leur passé de potache. L'annuaire n'était qu'un répertoire de diplômes, titres, qualités, grades de fin de carrière et décorations, un véritable catalogue de titres de gloire franchouillards cherchant à démontrer que le lycée avait bel et bien été le vivier d'une élite.

La première réunion à laquelle il fut convié se déroulait à l'intérieur de l'établissement, dans une classe, un soir après dîner, en plein hiver. C'était l'occasion de se transporter plus de vingt années en arrière. D'aller sur la tombe de sa jeunesse ? Il franchit le porche, gravit l'escalier, traversa le hall d'honneur et là, malheur... Il se souvint avoir bousculé, à l'angle de la salle de permanence, un prof de philo alcoolique, ex-député d'un parti de droite, disait la rumeur. L'écrivain s'était excusé, mais l'autre, les yeux hors de la tête, avait pointé vers l'escalier un regard déictique et beuglé : « Quittez ce lieu sacré, Monsieur ! Regagnez la rue ! Allez rejoindre votre voyoucratie ! » Ah ! Ah ! Voyoucratie. Bien sûr ! L'écrivain cumulait les handicaps. Non seulement il n'avait pas appris le latin ni le grec, mais encore, en ville, roulait-il des mécaniques. Il tombait les filles, s'attablait avec elles à la terrasse des brasseries, buvait de la bière et fumait des cigarettes blondes, et, en compagnie de quelques esprits libertaires, futurs artistes dans son genre, s'encanaillait dans un bistro de mauvaise réputation où ils jouaient des scènes de *La vie de bohème* de Murger, et pire, sans doute, il s'affichait dans la DS d'un E.L. d'autant plus honni par l'establishment qu'il les surclassait tous par sa jeunesse, sa culture et ses revenus (il collaborait à des revues et à la rédaction de livres scolaires).

Ce soir-là de la première réunion de l'Amicale, se sentant l'âme nervalienne, l'écrivain caressa de la paume la fonte d'un poteau du préau : lisse, comme avant. Il entrebâilla la porte d'une salle de cours où un professeur de mathématiques vicieux l'avait convoqué au tableau pour lui faire écrire $2 + 2 = \dots$ Égale quoi ? L'écrivain avait mis un temps infini à répondre quatre. « Hé ben voilà ! On a tout de même quelques bases ! » Ces fumiers-là l'avaient humilié.

Les membres de l'Amicale avaient des souvenirs bien différents. Ces vieux messieurs, sexa et septuagénaires pour la plupart, versaient sur le bon vieux temps des torrents de larmes de bonheur. La plupart appartenaient à de glorieuses confréries : architectes, médecins, ingénieurs, pharmaciens, diplomates, industriels, hauts fonctionnaires. L'élite de l'élite ! Il manquait un écrivain à leur palmarès. Ils lui firent des ronds de jambe sans se douter que son adhésion était des plus suspecte. Un romancier doit aller plus qu'à son tour brouter au râtelier de la comédie humaine. À partir de l'observation de ce microcosme, l'écrivain pouvait espérer extraire la matière d'un roman qu'il situa idéalement, à l'instant où il en eut l'idée, entre *L'imprécatrice* de René-Victor Pilhes et une énigme agathachristienne au service de son penchant à la critique sociale surexposée. Il abandonna cette idée. D'abord, ces gens l'ennuyaient, et aucun personnage un tant soit peu original ne ressortait de cette escouade de larmoyants thuriféraires de l'enseignement académique. Ensuite, leur fréquentation le rendit très vite cafardeux. Comme le coiffeur, sous les néons qui vous font une gueule livide, ils lui

tendaient un miroir dans lequel il se voyait comme eux, poussiéreux, cacochyme, sclérosé du souvenir. De plus, il n'y avait aucune femme – les lycées n'étaient pas encore mixtes, à l'époque – et l'écrivain détestait les assemblées de mâles. Enfin, ils l'enquiquinèrent en lui demandant une lecture ou un speech au cours de leur grande assemblée annuelle. Il refusa, ils insistèrent, il se retira de l'association.

Fin du millionième de seconde de l'explosion sous le marigot.

L'homme gris guettait sa réponse.

Est-ce que vous nous avez pardonné de vous avoir méprisé ?

Ainsi, ce type-là l'avait méprisé, lui aussi ? Par ricochet, se dit l'auteur. Dans la salle des professeurs, il avait dû se marrer avec ses collègues à quelque bon mot le concernant. L'histoire du $2 + 2 = 4$. L'anathème de bannissement : « Allez rejoindre votre voyoucratie ! » Il avait écouté en silence – et qui ne dit mot consent, n'est-ce pas ? – ses pairs déplorer : « Tout de même, accepter de tels élèves au lycée, où va-t-on ? »

Mais qui avait méprisé l'autre ? Hormis le mépris de l'oubli dans lequel il les avait rejetés, sauf E.L., sitôt quitté le lycée, il y avait celui de l'indifférence. Pour l'écrivain, ces professeurs n'avaient été que des fontaines auxquelles il allait s'abreuver. Ils étaient payés pour cela. Il était allé au lycée comme on monte dans un bus : pour bénéficier d'un service. Les chauffeurs changent, le bus effectue toujours le même trajet, et à chaque passager son destin.

En tout cas, pendant plus de trente ans l'homme gris avait porté la croix de sa culpabilité. Cela ne faisait aucun doute, sinon pourquoi serait-il venu, dans de telles circonstances, s'inquiéter du pardon de son ancien élève ?

L'écrivain dut décider. Poignarder l'homme gris ? Lui dire : détrompez-vous, c'est moi qui vous méprisais ? Ou l'absoudre ?

L'auteur choisit la trahison charitable. En lui tendant son livre dédié (« En souvenir d'une année de lycée et en toute sympathie littéraire »), il dit :

— Méprisé ? Quelle idée ! Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir été méprisé, au lycée.

— Vraiment ?

— Je vous assure.

— Alors tant mieux.

L'homme gris lui serra la main avec chaleur et alla payer son livre à la caisse. L'écrivain rejoignit la librairie devant le buffet.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle. Il n'avait pas l'air dans son assiette.

— Un ancien prof de lettres.

— Que tu as eu ?

— Oui.

— Au lycée, ici ? Ah bon !... C'est la première fois que je le vois à la librairie. Comment s'appelle-t-il ?

— Écoute, c'est extraordinaire, je viens de lui dédicacer un livre et j'ai déjà oublié son nom.

— Invite-le à prendre un verre.

Ils se retournèrent. L'homme gris avait disparu comme il était venu, ombre parmi les ombres, soulagé d'avoir obtenu l'absolution.

Ou incrédule devant le faux pardon, allez savoir.

Les animaux de Pierrot

Le papa de Pierrot travaille aux Ponts et Chaussées et sa maman est femme de ménage chez des particuliers. Ils ont fait construire une maison en haut d'un verger, aux abords de la ville. Avec l'aide de copains des Ponts, le papa de Pierrot a dessouché, pioché, bêché, fumé et transformé une bonne partie du terrain en jardin potager. Ils élèvent des poules et des lapins et récoltent en été de pleins saladiers de fraises, de cassis et de framboises, pour les confitures. La maman de Pierrot a dû lutter, comme elle dit, pour avoir son petit coin à elle, au plus près de la maison : se battre contre les marmottages du père qui s'entête à vouloir que le moindre carré de terre produise du « manger ». Or, ce que plante la mère, ça ne se mange pas. « Gare à toi si tu bêches sur mes fleurs ! » Entre eux, c'est un jeu. Il menace de « foutre tout ça en l'air », elle feint de le croire. Elle sait bien qu'elles lui manqueraient autant qu'à elle, ces fleurs sans lesquelles leur maison ne ressemblerait pas au pennti de leurs aïeux : immortelles, glaïeuls, dahlias, giroflées, monnaie-du-pape, lavataires, arums, désespoir-du-peintre. Espoir du peintre, plutôt ! Espoir que le petit Pierrot deviendra un artiste. Dame, c'est qu'il en fait de jolis tableaux à la gouache, de ces gros bouquets qui trônent sur la table de la cuisine, le buffet de la salle à manger et le dessus du coffre de la machine à coudre, quand elle est basculée à l'intérieur. La maman de Pierrot se dit souvent qu'il faudra les mettre sous verre, les peintures de son petit garçon modèle, premier en classe et au catéchisme, poli et serviable, toujours prêt à mettre le couvert et à balayer la cuisine. Sûrement qu'il deviendra quelqu'un. À un si gentil garçon, resté sans frère ni sœur, on ne peut pas refuser grand-chose. Voilà pourquoi le père a accepté qu'il ait un oiseau et un chien, bien que ça ne rapporte rien et que ça fasse des saletés. L'oiseau, Pierrot l'appelle sa « colombe », mais en réalité c'est une tourterelle sauvage, au plumage violet, que lui a donnée l'un de ses grands cousins de la campagne. Il surveillait le nid en haut d'un hêtre et a subtilisé les oisillons juste avant qu'ils ne s'envolent. La tourterelle vit dans une vieille cage à perruche que le père a récupérée à la décharge. Elle est posée sur l'établi, dans la cave, à hauteur des yeux de Pierrot. L'oiseau se nourrit de peu : de plantain récolté dans les champs alentour à la fin de l'été, de froment glané sur les éteules et de blé noir que Pierrot chine à ses oncles et tantes fermiers.

Pour le chien, ç'a été presque pareil que pour la tourterelle. Un dimanche, alors qu'ils étaient allés aider aux moissons sur la ferme d'un des frères du père, une cousine proposa à Pierrot un chiot de sa chienne ratier. Pierrot prit le chiot dans ses bras, et voilà, ce fut fichu pour le lui enlever. Le père le répéta plus d'une fois, comme pour se justifier à ses propres yeux de faire une connerie : à un fils unique on ne peut pas refuser grand-chose. À la cave, sous l'établi, il étala un sac de jute dans un cageot. Question nourriture, le chiot fut mit au régime déchets de table et vieux pain trempé. Le père se serait accommodé de la présence du chien s'il ne s'était pas mis à bouffer les manches des outils, qu'il fallut mettre hors de portée, et à aboyer après les vélomoteurs qui passaient, même au loin. Le père râlait, promettait qu'il allait se débarrasser du clebs, la mère répondait quand même c'est pas parce qu'il gueule de temps en temps, pense à ton fils, il aime son chien, et tu ne peux pas lui reprocher de ne pas ramasser ses crottes. De ce côté-là il n'y avait rien à dire : le chien pissait et chiait sur des vieux journaux que Pierrot pliait et jetait dans le trou de fumier.

En grandissant, le ratier commença de s'intéresser à la tourterelle qui roucoulait et s'agitait à l'étage au-dessus de son cageot. Il se dressait sur ses pattes de derrière et gémissait. Pierrot posait alors la cage sur la terre battue et le chien tournait autour en gémissant de plus belle et en mordillant le grillage. À l'intérieur, la tourterelle voletait dans tous les sens et souvent, pour finir, s'accroupissait dans un coin, pantelante, une aile de travers, comme une longue béquille. Pierrot remettait la cage sur l'établi et grondait le chien.

Ce jeu dura tout l'été, et puis ce fut septembre et ce manteau de tristesse qui tombait sur les épaules de Pierrot en même temps que les fardeaux de la rentrée : une nouvelle maîtresse ou un nouveau maître à séduire, son rang de premier de la classe à tenir et, tout là-haut, cette année, au sommet du CM2, un col à franchir, l'examen des bourses qu'il lui faudrait réussir. Il avait hâte de grandir pour ressembler à ces lycéens aux allures de poètes qui allaient en cours les mains dans les poches, un livre ou un cahier coincé sous le bras.

La tristesse automnale de Pierrot était lourde et dure comme les marrons acajou qu'il ramassait sur le chemin de l'école ; elle crissait dans sa tête comme les feuilles mortes emportées par le vent du nord ; elle grattait comme le pardessus que sa mère l'obligeait à porter dès les premiers frimas. Des odeurs de fumées et de brouillard montaient de la ville. La maison se mettait à sentir l'hiver : dans sa chambre, l'odeur de fonte brûlante de la salamandre ; à la cave, celle des pommes mûres ; au grenier, celle du linge qui ne veut pas sécher, malgré le courant d'air entre les lucarnes ouvertes.

Le jeudi, après avoir fait ses devoirs, il se rendait à la bibliothèque municipale emprunter les quatre bandes dessinées qu'il dégusterait, image par image, bulle par bulle, page par page, jusqu'au dimanche soir. Le samedi, il accompagnait sa mère au marché où elle achetait un kilo de beurre en motte à une vieille fermière. Sur la table de la cuisine, la maman de Pierrot retravaillait la motte à la cuiller en bois pour lui faire suer son eau et répartissait le beurre en demi-livres dans des ramequins ovales. Pour finir, elle imprimait dans le beurre, au moyen de cachets hérités de *Mamm*, la grand-mère maternelle de Pierrot, trois sortes de dessins : autour, des marguerites à cinq pétales et des tulipes, et sur le dessus le dessin préféré de Pierrot, la silhouette d'une vache. On rapportait aussi du marché des brioches pour le goûter. Les jeudis et les samedis, Pierrot était donc moins triste, mais il restait à surmonter l'ennui des dimanches, ces jours que les adultes apprécient tant et que Pierrot redoutait, en automne et en hiver. À la belle saison, ils allaient tous les dimanches à vélo chez des oncles et des tantes fermiers et Pierrot jouait avec ses cousins et cousines. À la mauvaise saison, à cause du froid et de la pluie, ils n'y allaient presque plus, et c'est à regret que Pierrot devait s'en féliciter : à cause du froid et de la pluie, ils embarquaient dans des cars puant le gas-oil. Il était barbouillé à l'aller et affreusement malade au retour, parce qu'on le gavait, ou qu'il ne résistait pas à l'envie de se gaver de charcuterie, de crêpes et de gâteau breton.

Pierrot était trop petit pour mettre un nom sur le tissu de son manteau de tristesse. Il lui faudrait lire bon nombre de romans et de poèmes avant d'admettre que ce tissu bien ordinaire peut être aussi moelleux qu'un édredon, quand on sait l'ôter et le remettre selon ses états d'âme. Aussi, à l'âge de dix ans, et tout en sachant qu'ils n'y étaient pour rien, rendait-il ses parents responsables du fardeau de sa mélancolie et de la lenteur des dimanches.

Ce dimanche-là d'octobre, il enrage. D'abord, les voisins sont venus jouer à la belote. Or, Pierrot aime bien la dame, mais pas le monsieur. Il parle à son papa comme s'il était son boy. Le monsieur est inspecteur des impôts et chez eux, dans leur belle maison à deux cheminées, son bureau est zone interdite. Quand il travaille, il faut marcher sur la pointe des pieds. En plus, Pierrot trouve qu'il a le regard perçant. Il a l'impression que ses yeux lisent ses mauvaises pensées.

Circonstance aggravante, Marie-Claude, la fille des voisins, n'a pas accompagné ses parents. Elle est malade et contagieuse. Une primo-infection, a dit sa mère. Dommage. Marie-Claude n'est pas vraiment une copine, car elle a presque deux ans de plus que Pierrot et ils ne jouent pas ensemble dans la rue, ou en tout cas très peu souvent, mais Marie-Claude, l'hiver dernier, s'est allongée sur son lit, a retiré sa culotte, ouvert les cuisses et lui a ordonné de

regarder sa fente qu'elle écartait avec ses doigts. Pierrot en a été bouleversé. La leçon de choses s'est reproduite à chaque fois que leurs parents s'invitaient chez les uns et les autres, mais ce dimanche-ci, tintin, il ne verra pas la fente de Marie-Claude.

Enfin, cette vieille taupe de bibliothécaire, le jeudi précédent, malgré sa promesse de les lui réserver, a donné à quelqu'un d'autre les volumes 2 et 3 du *Secret de l'Espadon*, qu'il comptait savourer le dimanche, justement.

Pierrot tourne en rond dans la maison, de la cave au grenier, de sa chambre à la cuisine où ses parents et les voisins tapent le carton – et cognent sur la table et beu et reu, et dix de der, kapo ! et vlan ! et ça gueule et ça rigole, s'ennuient pas, eux.

— Quand est-ce qu'on goûte ? interroge Pierrot.

— Quand on aura fini la belle, répond son père.

— Tu n'as pas de livre à lire ? lui demande sa mère.

— Ben non.

— En attendant, va donc jouer un peu avec ton chien, dit le père.

Pierrot hausse les épaules. Derrière la porte de la cave, le chien pleure et souffle au ras de la terre battue. L'arrivée de Pierrot le met en joie. Le garçon lui fait faire le beau. Le chien danse sur ses pattes de derrière comme les chiens du vieux bonhomme sur les illustrations de *Sans famille*. Pierrot se dit que déguiser son chien d'un chapeau, d'un manteau et d'un collier de clochettes, ce serait drôlement rigolo. Qu'est-ce qui serait encore plus rigolo ? Que la tourterelle reste sur la tête du chien pendant qu'il danse. Comme s'il réclamait sa minute de distraction, le chien aboie après l'oiseau. Pierrot pose la cage par terre. Le chien se précipite dessus, grogne, mord le grillage, renverse la cage. La tourterelle bascule sur son bec, et se rétablit, comme un culbuto. Pierrot a pitié d'elle.

— Tu voudrais l'attraper, hein, espèce de con de chien ?

Pierrot écarte le chien d'un coup de pied, remet la cage sur la table, ouvre la porte et attrape la tourterelle. Dans ses deux mains, l'oiseau bande tous ses muscles. Pierrot sent la dureté des os de ses ailes. Le chien jappe et fait le beau. Pierrot lui passe et repasse la tête de l'oiseau sous le museau. À chaque fois, les mâchoires du chien claquent dans le vide. C'est rigolo. Le ratier grogne de dépit. Rrrrh hh ! Rrrrh hh ! Clac-clac ! Les paupières de la tourterelle papillotent. Son cœur bat à toute allure. Pierrot se sent triste à pleurer.

Le chien se lasse et s'assied, la langue pendante.

Pierrot rapproche la tourterelle de la gueule du chien et l'éloigne vivement, et recommence, de plus en plus vite, de plus en plus près des crocs du ratier, et dans sa tête Pierrot chante tralalalalère, et soudain il se sent tout bizarre. Son robinet a raidi et le chatouille, comme quand Marie-Claude lui montre sa fente.

De grands rires éclatent dans la cuisine, mêlés à des protestations de dépit. Pierrot entend des chaises racler le plancher. Sa mère va-t-elle venir voir ce qu'il fabrique ? Il tend l'oreille, relâche son attention. Le chien saute comme un ressort et clac ! la tête de la tourterelle disparaît dans sa gueule. Un long frisson d'épouvante tétanise Pierrot. C'est comme si sa peau, partout, s'était changée en carton bouilli. Enragé, le chien lui arrache l'oiseau des mains. Les ailes de la tourterelle claquent de chaque côté de son museau, et puis cessent de battre. Le chien la relâche, déglutit, et entreprend de déchiqueter à belles dents l'oiseau décapité. Les plumes volent partout, tâchées de sang.

— Méchant ! Méchant ! crie Pierrot.

Contre le placard à outils, il y a des rejets de houx que son père a taillés, écorcés et passés à la flamme l'hiver dernier pour en faire des manches. Pierrot se saisit d'un de ces bâtons, le lève au-dessus de sa tête et l'abat d'un coup sur l'échine du chien. Il entend les os craquer, et c'est pire encore que la tête croquée de la tourterelle.

— Kaï ! Kaï ! Kaï ! fait le ratier, comme le chien idiot dans Lucky Luke.

Pierrot entend les adultes dévaler l'escalier de la cave.

Les yeux écarquillés, il regarde le chien, et il sait que dans son dos ses parents et les voisins regardent avec lui le chien se traîner en grattant le ciment avec ses pattes de devant, et l'arrière-train tout raide, comme une grosse guêpe qu'on n'a pas bien écrasée. Il ne hurle plus. Rencogné entre le mur et le placard à outils, il grogne, babines retroussées, comme un fauve blessé.

— Regarde-moi en face, dit la mère, qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Le chien a bouffé ma tourterelle.

— Et tu lui as tapé dessus ? demande le père.

— Il lui a cassé la colonne, dit le voisin.

— Ouais, il est foutu, ton chien, dit le père.

— On va l'envoyer chez le vétérinaire ?

— Il est foutu, je te dis !

— Monte dans ta chambre, lui ordonne la mère en le poussant vers l'escalier.

De sa chambre où il est assis sur son lit, Pierrot entend le chien faire plusieurs fois Kaï ! Kaï ! Kaï !

Plus tard, il entend son père mettre ses sabots et la porte du jardin s'ouvrir et se refermer. Il évalue le nombre de coups de sabots sur les pierres de l'escalier. Son père s'est arrêté à mi-chemin du haut du jardin, là où se trouve plantée dans la terre la fourche à huit doigts, près du trou de fumier.

De la cuisine, sa mère crie gaiement :

— Pierrot ! Pierrot ! Ton goûter est prêt !

Dans la cuisine, cela sent le pain grillé. Il s'assied à sa place, devant son bol de café au lait. Sa mère et les voisins le regardent comme s'ils venaient de se dire un secret.

Ne dîne pas en ville

Tous les ans, à l'époque des prix d'automne, Paul M. lisait avec amusement dans les pages littéraires ces marronniers à propos d'auteurs que le couronnement avait soudain rendu mélancoliques, ou carrément dépressifs, sinon stériles. Il n'y croyait pas trop, à la malédiction de la notoriété. Il se disait que si un jour le succès lui tombait dessus, il saurait se protéger des dégâts, du moment qu'il s'en fichait. Et, en effet, lorsque son dernier roman, qui de son avis n'était pas le meilleur, se vendit à trois cent mille exemplaires et fut aussitôt adapté à la télévision en quatre épisodes de quatre-vingt-dix minutes, il géra sa médiatisation, et accessoirement l'argent dont il disposait à présent, de façon fort sereine, comme s'il avait déjà vécu l'événement dans une vie antérieure. À l'immense désespoir de son attachée de presse, il n'accepta que les déplacements susceptibles de se prolonger par un séjour touristique, refusa de faire le guignol dans les émissions de télévision dégradantes et déclina les invitations à poser pour les pages *people* des magazines en compagnie de son épouse, Camille, et de ses chiens de chasse, des setters anglais. Et quid des enfants ? Aurait-il accepté de poser qu'il n'y aurait pas eu d'enfants sur la photo. Leurs deux fils bâtissaient leur destin d'aventuriers outre-Atlantique. De toute façon, ils auraient refusé. Ils étaient faits du même bois que leurs parents.

Les vrais embêtements furent des ennuis de proximité. Ce fut comme si sa province voulait s'approprier la notoriété de son grand homme. Les cartons d'invitation à des cocktails et événements festifs de toutes sortes pleuvaient, un déluge attendu, somme toute, puisque Paul n'avait jamais quitté sa campagne natale. Dans les commerces du bourg, il faisait partie du paysage, comme ses parents avant lui. La plupart des gens – des gens simples, des gens sincères – le tutoyaient sans qu'il les connaisse, a priori, ni d'Ève ni d'Adam. Cela, c'était plutôt agréable, qui vous donnait l'impression d'appartenir à une communauté rurale encore accrochée à quelques-unes de ses « valeurs ». Inconvénient : sa femme et lui avaient dû renoncer aux fêtes villageoises. Il lui était devenu pénible, à la longue, de s'obliger à répondre avec gentillesse aux questions répétitives (« Alors, tu écris un nouveau bouquin ? »), et de détromper les lecteurs du coin qui s'acharnaient, au risque de lui créer des ennuis avec le voisinage, voire des procès en diffamation, à vouloir mettre un nom sur les personnages déplaisants qu'il inventait. De même, Paul et Camille ne se rendaient plus dans la ville proche, une sous-préfecture d'opérette, avec canal et peupliers, aux heures de marché, car c'était usant de se faire alpaguer tous les dix pas par de soi-disant connaissances, parmi lesquelles l'éternel copain d'école primaire ou de lycée, estomaqué : « Comment, tu ne me reconnais pas ? Mais c'est moi ! Truc ! Machin ! » Hé ben non, Truc-Machin, je ne te reconnais pas, se disait Paul. Comment deviner le joli minois d'un écolier sous les traits bouffis d'un quinquagénaire bedonnant ? Par ailleurs, certains inventaient ce passé commun, Paul en était sûr. Néanmoins, il faisait comme si. Se frappait le front : « Mais oui, ça y est, je me souviens... » Avant d'en être lassé, il avait ainsi semé sur la place du marché de petits bonheurs, à peu de frais, sinon le prix d'une tournée, café allongé pour lui, apéritif pour l'autre, qui profitait de l'aubaine – ô surprise, et misère, de découvrir autant d'alcooliques parmi les types de sa génération.

Paul et Camille signèrent un *modus vivendi* avec leur campagne. Ils faisaient de temps à autre de la figuration, pour qu'on ne les accuse pas de snober leurs concitoyens, ce qui les aurait chagrinés. En revanche, ils ne fréquentaient plus en ville qu'un restaurant et un bar où leur tranquillité était respectée. Une fois, ils se rendirent au cocktail du Nouvel An à la sous-préfecture, histoire que Paul se documente sur les ors de la République – ça peut toujours servir. Leur grand étonnement fut de voir se côtoyer les dignes représentants de la bonne société sous-préfectorale et les rebelles de tous acabits, socio-culs libertaires, gauchistes,

altermondialistes, utopistes s'enivrant de champagne et se goinfrant de petits-fours. On ne pouvait même pas dire qu'ils vendaient leur âme au diable – ce contrat-là nécessite une certaine hauteur d'idées. Non, sous les lustres d'un décor pompier, de la plus vile des façons, ils s'assuraient, par cet acte d'allégeance aux rites de la social-démocratie, la pérennité des subventions dont ils vivaient dans une quasi-oisiveté. Mordre la main qui vous nourrit oblige à un certain courage, une génuflexion ne coûte rien au mendiant. Face à une telle médiocrité, Paul et Camille n'essayèrent même pas d'atteindre le buffet. Ils reprirent leur vestiaire et s'éclipsèrent. Dehors, dans le froid sec, ils se sentirent nimbés d'innocence et tout emplis de pureté. Ils se le dirent et en rirent, et c'était sûrement pour cela qu'ils se suffisaient à eux-mêmes, qu'ils n'avaient nul besoin de vie sociale, parce qu'ils étaient capables d'échanger de telles phrases, de se trouver nimbés d'innocence et tout emplis de pureté. Ils allèrent boire un Talisker de dix-huit ans d'âge dans leur bistrot attitré.

Au printemps et en été, ils voyageaient beaucoup. En hiver, Paul coupait du bois et chassait la bécasse. Il louait une trentaine d'hectares de bois et de tourbières à un quart d'heure de voiture de la maison. Le propriétaire des terres, un gentleman-farmer reclus dans une magnifique maison de maître, l'avait distingué, ou adoubé, pourrait-on mieux dire : plutôt hostile à la chasse, mais comprenant bien ses traditions, il avait à plusieurs reprises dénoncé des baux consentis à tort à ces gens de peu qu'on qualifie de « viandards ». Quand Paul, présenté par un paysan du coin, lui affirma que son plaisir était plus d'être à la chasse avec ses setters que de tuer, il le crut sur parole.

Les terres louées par Paul étaient mitoyennes d'un vaste territoire où chassaient des notables, d'une façon détestable, mais non sans quelques avantages pour leur voisin. Ils lâchaient des faisans de tir et dès l'ouverture les survivants se réfugiaient sur la chasse de Paul. Ce gibier-là, il le tirait sans scrupules, et, en toute complicité, le partageait avec le gentleman-farmer. Les notables tiraillaient aussi à tort et à travers. En novembre, lorsque les palombes s'abattaient sur les éteules de maïs-grain, la fusillade les rabattait sous le fusil de Paul. Il en prélevait un nombre raisonnable. Camille en cuisinait deux par semaine. C'était l'occasion, pour eux exceptionnelle car ils étaient surtout des buveurs de bière, d'ouvrir une bouteille de vin de Loire. Quant à la bécasse, l'oiseau magique, pour compenser les carnages qu'en faisaient les notables qui la traquaient en battue, Paul se limitait précisément à n'en tuer que six par an. Trois fois deux pour trois dîners de fête en tête à tête, avec nappe brodée, bougeoirs et bordeaux millésimé. Une fois ces six bécasses prélevées, il se contentait de lever les oiseaux, et de temps en temps tirait en l'air pour les saluer et, aussi, faire en sorte que les chiens ne le regardent pas de travers, sinon pour s'étonner qu'il eût encore raté.

Un jour, un des notables le héla, du haut d'un des talus frontaliers, à propos d'une bécasse blessée. Ne l'aurait-il pas vue tomber de son côté ? Non ? Alors tant pis, une de plus, une de moins... L'homme avait la jovialité de sa corpulence : les petits gros sont en majorité des gens gais. De bons vivants, dit-on. Et bavards. Celui-ci l'était. Il se fichait des réponses de son interlocuteur. En l'occurrence, la part de dialogue de Paul se résuma à des hochements de tête censés traduire une attention polie.

— Alors, comme ça, c'est vous qui louez la chasse du vicomte ? Je rigole. Il n'est pas plus vicomte que moi. Mais entre nous on l'appelle comme ça, à cause de son pif qui pointe vers les étoiles pendant que ses yeux vous regardent de là-haut. Enfin bref, faut de tout pour faire un monde, hein ? On devrait réunir les deux territoires, ça ne vous intéresserait pas ? Vos chiens sont bons ? Les nôtres pas terribles, faudrait venir chasser avec nous. Mais j'y pense, ça me revient, c'est pas vous l'écrivain ? Depuis le temps que je voulais vous rencontrer. Ma

femme lit vos romans, faudrait que tu les invites à dîner, lui et sa femme, qu'elle m'a dit je ne sais pas combien de fois. Hé bien c'est l'occasion, hein, puisque le hasard a bien fait les choses : samedi prochain, vous êtes libre ?

— Non, nous ne sommes pas libres, répondit Paul.

— Pas de problème, dit l'homme, on organise un grand dîner, enfin, grand, façon de parler, vingt couverts maxi, hein, le premier samedi de chaque mois, alors voilà...

Paul prit la carte que l'autre lui tendait.

— Vous n'aurez qu'à m'appeler pour me dire quand vous êtes disponibles... Je compte sur vous !

Le type était assureur. Paul le connaissait de nom et de curriculum vitæ, grâce au quotidien régional qui lui avait consacré une page entière en l'élisant « manager de l'année », il y avait quelque temps de cela. Autodidacte, il avait démarré dans le porte-à-porte comme placier en assurances vie. Très vite, il avait racheté le fonds de clientèle d'un vieil agent, avait dépoussiéré le cabinet et ses méthodes de gestion, et en quelques années avait prospéré, grâce à son intuition, son entregent, et surtout sa jovialité et sa bonhomie. Une de ses qualités était d'avoir su s'entourer. À mesure que ses affaires devenaient plus complexes, il avait embauché des rédacteurs confirmés, puis des juristes et une équipe de commerciaux. Vingt ans plus tard, il employait une trentaine de personnes et s'était spécialisé dans les risques industriels et commerciaux. Voilà sûrement pourquoi, dit Paul à Camille, il donnait de grands dîners : pour régaler ses gros clients et prospects. Mais il fallait en outre les amuser, leur donner à voir et à entendre, au lieu de jongleurs ou de ménestrels, des gens qui leur soient étrangers, des martiens, des singes savants, des artistes, pour tout dire ; peintres, poètes, chanteurs, comédiens, écrivains, en guise d'intermittents du spectacle bourgeois. Cette idée-là, Paul la tenait d'un vieux peintre qui, après avoir beaucoup fréquenté la bourgeoisie parisienne par nécessité (il fallait bien vendre), une fois sa cote établie s'était reclus dans la Bretagne profonde, à la croisée du Finistère, du Morbihan et des Côtes-d'Armor, pour ne plus recevoir que sur rendez-vous. Les amateurs de ses œuvres, son épouse les triait sur le volet d'un interrogatoire serré mené au téléphone. Elle écartait les importuns et les curieux, et ne délivrait le certificat de sérieux – le rendez-vous accordé – qu'à quelques privilégiés. Devenu un véritable ermite, le peintre avait fait imprimer en caractères gras sur ses cartes de visite : « Ne dîne pas en ville ».

À la frontière des deux territoires de chasse, la traque commença. L'assureur guettait Paul, surgissait de derrière un talus ou d'une saulaie, toujours sous le prétexte d'un oiseau blessé, et réitérait son invitation. Il déposait des billets sur le pare-brise de la voiture de Paul. Il téléphonait. Paul et Camille avaient deux numéros, l'un dans l'annuaire, toujours sur répondeur, et l'autre en liste rouge. L'assureur laissa des messages sur le répondeur et se procura, on ne sait comment, leur numéro confidentiel. À force, une certaine sympathie s'installa entre le chasseur et le gibier. Ils en vinrent à se tutoyer. L'assureur resserra son filet. Ayant observé que Paul, sur le chemin du retour, s'arrêtait dans un bistrot de campagne prendre un café, il commença de s'y arrêter aussi, mais toujours seul, jamais en compagnie de ses « associés » chasseurs, comme s'il ne voulait pas effaroucher l'écrivain. Il gara son Land Cruiser Toyota près de la voiture de Paul – un antique break Ford facilement reconnaissable –, entra et feignait de s'étonner. « Ah, tiens ! Toujours au bistrot, alors ? Dis donc, c'est sympa, ici... » Pour quelqu'un de la ville, le bistrot tenait de l'écomusée. C'était un de ces lieux, en voie de disparition, fréquentés par des ruraux aux joues rouges, aux yeux clairs et aux mains calleuses. En hiver, s'y retrouvaient des chasseurs de lapins, chaussés de

bottes de travail et vêtus de vestes au carnier praliné de sang séché. Leur accent rugueux faisait qu'on avait l'impression qu'ils parlaient breton, même quand ils s'exprimaient en français. S'il faisait très froid, l'assureur commandait un grog et, sinon, un ballon de vin blanc, tout simplement. Malgré son Land Cruiser, son fusil à platines et ses vêtements de marque, il semblait très à l'aise parmi les ruraux. Paul se disait qu'il avait peut-être la nostalgie de la simplicité qu'il avait perdue. Pour plaire aux sentiments écologistes de Paul, au bistrot l'assureur ne parlait que de gibier manqué. « Je rate tout, tu n'as pas à t'en faire, avec moi tes bécasses ne risquent pas grand-chose. » Il payait les deux consommations et réitérait son invitation. « Tu devrais venir, samedi. Il y aura untel et untel et untel... » Paul notait le nombre des invitations refusées sur son agenda.

— Il nous a invités dix-neuf fois, dit-il à Camille. À la vingtième, j'accepte.

— Tu es fou ?

— Une telle constance mérite qu'on la récompense.

— On va s'emmerder à cent sous de l'heure.

— Sûrement, mais j'ai mon idée... Ce sera sous conditions...

— Lesquelles ?

— L'affirmation et le respect de nos habitudes.

— Je vois ! Tu cherches le clash ?

— Non. Mais puisqu'il s'agit de distraire la galerie, nous jouerons jusqu'au bout notre rôle de singes savants.

La période de la chasse se termina, le printemps et l'été s'écoulèrent, la vingtième invitation ne fut pas formulée. Paul pensa que l'assureur s'était lassé de dix-neuf refus. L'automne arriva. L'assureur et ses amis lâchèrent des faisans. Comme chaque année, Paul en tira plusieurs, qu'il mit au congélateur, pour les fêtes de fin d'année. La saison de la bécasse arriva. Les compagnons de l'assureur, en majorité peu sportifs, s'égaillèrent à mesure que les oiseaux devenaient plus méfiants et ne tenaient plus l'arrêt. Il recommença de chasser seul, en bordure du territoire de Paul, et, aux alentours du 11 novembre, alors que des centaines de palombes s'abattaient sur les maïs moissonnés, l'invitation tomba, pour le samedi suivant, en la forme d'un billet glissé sous l'essuie-glace du break Ford.

— Ça y est, dit-il à Camille, nous sommes invités pour la vingtième fois.

— Tu as toujours l'intention d'accepter ?

— On se l'est promis, non ?

Paul téléphona à l'assureur.

— Tu as trouvé mon petit mot ? J'avais pas le temps de m'arrêter dans ton bistrot.

— Je l'ai trouvé. C'est d'accord.

— Sans blague ? Vraiment ? Écoute, c'est formidable.

— Il faut que je te prévienne, ma femme et moi nous sommes des gens un peu particuliers.

— Comment ça ? Vous êtes au régime ?

— En quelque sorte. On ne boit que de la bière...

— Pas question ! Avec la cave que j'ai !...

— J'en apporterai.

— Tu n'oseras pas !

— Certainement que si. Et ce n'est pas tout. Que ce soit la saison de la chasse ou de la pêche, ou de rien du tout, le dimanche je me lève de bonne heure, comme les autres jours. Je

considère que le temps est trop précieux pour le perdre en gueules de bois et matinées vasouillardes. On partira de chez toi à minuit.

— Minuit ? Mais on aura à peine commencé à bouffer !

— Peu importe.

— Tu rigoles, je suis sûr que tu rigoles !

— Pas du tout.

— Je ne te crois pas.

— Tu as tort. Mes conditions te conviennent ?

— Tu parles, je serais bien content de voir ça au manoir !

Le « manoir » de l'assureur se trouvait à la périphérie de la ville. À l'origine, c'était une de ces fermes opulentes qui employaient dix à vingt journaliers, jusqu'à l'avènement du machinisme agricole. Les écuries, crèches et remises avaient été restaurées et transformées en annexes, garages et chambres d'amis. Au fil du temps, les terres avaient été dévorées par l'urbanisation, si bien que la propriété était à présent cernée de bâtiments commerciaux essaimés autour d'un échangeur de voies express. On accédait au manoir par le parking d'un supermarché de bricolage et, de là, une allée bordée de palmiers menait à l'escalier en pierre et à la porte d'entrée.

Le jardin et les palmiers étaient éclairés a giorno par des projecteurs halogènes. Paul songea que le manoir et sa situation incarnaient à merveille la success story, les prétentions et la naïveté de l'assureur : du m'as-tu-vuisme en solde (située en bord de mer, la propriété aurait valu le triple ou le quadruple du prix que l'assureur l'avait payée) dans un environnement commercial – son univers.

— Comment il s'appelle, déjà, ton type ? lui demanda Camille.

— Gabriel. Gaby pour les amis.

— Gaby le Magnifique ! C'est trop beau pour être vrai.

— Hé ! Hé ! Je t'avais bien dit que ça vaudrait le coup d'œil.

Francine, la maîtresse de maison, courtaude, bien en chair et peinturlurée façon poupée de tir forain, prit avec la grâce et la confusion de circonstance l'orchidée que Paul lui tendit, mais non sans une retenue certaine, ici proche parente de la méfiance : informée par son époux des lubies de l'écrivain et de sa femme, elle ne sut pas réprimer une grimace à la vue du pack de six bières dont Paul se débarrassa entre les mains de l'assureur.

— Alors, la bibine, c'était pas de la blague ?

— Hé non !

Une petite robe coûteuse, des cascades de bijoux et un châle dont la griffe de luxe n'avait pas été décousue, consolaient, au moins le temps d'une soirée, Francine de ses complexes de parvenue. L'assureur, cravaté mais en bras de chemise, avait passé un tablier. Un torchon dépassait de la poche de devant. Dans l'esprit boutiquier, Gaby et son épouse formaient un couple parfait.

— C'est moi qui prépare la bouffe. J'adore cuisiner. Ce soir, c'est relax. On est en petit comité. Seize couverts. D'habitude, c'est plutôt vingt-quatre. Mais venez donc voir mon labo...

Ils visitèrent la cuisine, équipée d'une cuisinière Aga. Des homards, pinces fermées par des élastiques, attendaient d'être occis.

— En entrée, j'ai prévu une paella royale... Ma spécialité... Un homard par personne...

Ils passèrent côté salon de la grande salle dallée de pierres plates. Aux deux extrémités, un bon feu brûlait dans les cheminées monumentales. Trois couples étaient déjà là, deux autres

arrivèrent cinq minutes plus tard. Paul ne fit aucun effort pour mémoriser leurs noms et pedigrees. Des industriels ou de gros commerçants, messieurs au visage tanné de yachtmen, dames fringuées bobo, étiquetées *Au Faubourg*, la boutique chic de la sous-préfecture où l'on ne vendait que des modèles uniques. Côté salle à manger, la table combla Paul et Camille au-delà de leurs espérances : point d'argenterie ni de cristallerie, mais des couverts et des gobelets à vin en *métal doré*. Regardant autour d'elle le mélange hétéroclite de reproductions de tableaux, de luminaires design et d'objets cucul, Camille chuchota à Paul :

— C'est la totale...

Paul se sentit légèrement navré pour Gaby. Au bistrot, après la chasse, il paraissait bien plus dans son élément que dans cette vitrine d'*Arts & Décors*, autre magasin de la sous-préfecture où les frimeurs du décorum petit-bourgeois payaient fort cher des leçons de mauvais goût.

Le dernier couple fit son entrée au salon. Le bâtonnier et madame. Plus intéressant, aux yeux de Paul. Un avocat n'est-il pas dans une certaine mesure sinon un homme de lettres, du moins un courtisan du Verbe ?

On papota un moment debout près de la cheminée. Autant Paul réussissait à donner le change pour tirer de ses interlocuteurs, quels qu'ils soient, la quintessence de leurs personnages, à utiliser plus tard, autant Camille se fichait de l'opinion des autres, et surtout de ce genre d'*autres*. Elle intriguait les mâles, qui devaient se demander comment ce glaçon se comportait au lit. Elle attirait à loisir l'hostilité des femmes, qui devinaient qu'aucun coup de griffe ne pourrait l'égratigner. Sans doute était-ce à son sang britannique qu'elle devait son art et sa manière de réfrigérer une assemblée d'un sourire navré. « J'adore ton *gentry* sourire », s'extasiait Paul. Il n'aurait pas supporté que Camille fût l'une de ces femmes-agents de leur écrivain de mari, lisant le manuscrit en cours par-dessus leur épaule, faisant des suggestions sur l'intrigue, intarissables sur leur génie, trahissant ses secrets et ses manies, brandissant à tout bout de champ son press-book et sa bibliographie, véritables représentantes du commerce de l'œuvre passée, en cours et à venir. Avec Camille, aucun risque. Personne, jamais, n'avait réussi à lui arracher ne serait-ce qu'un mot sur les méthodes de travail de son mari. À la question : « Ce n'est pas trop difficile d'être la femme d'un écrivain ? », elle répondait – elle répondit, car forcément la question tarte à la crème fut mise sur le tapis : « Pas plus qu'être femme de marin, je suppose. Il *s'absente* souvent, c'est vrai, mais à la différence d'un marin, il *revient* tous les soirs... »

On s'assit, Francine apporta des plateaux d'amuse-gueules, Gaby remplit d'autorité seize coupes de champagne. Paul tira une flasque de sa poche et demanda deux verres à whisky et de la glace.

— Désolé, nous ne buvons jamais de champagne...

Il se marra intérieurement. Demain, ça jaserait dans les villas côtières...

— Tu aurais dû me le dire, je t'aurais proposé un Chivas, dit Gaby.

— Je fais venir celui-ci de l'île de Skye, répondit Paul.

Personne ne pipa mot à propos du whisky, ni de la bière, presque deux heures plus tard, au moment où Gaby, une fois les homards grillés, servit la paella royale. Politesse, indulgence ou ébahissement contenu ? Une fois les questions habituelles posées à Paul – « Comment écrivez-vous ? Où trouvez-vous l'inspiration ? On peut vivre de sa plume ?... » –, et la bourde de circonstance commise : « J'ai adoré ce roman de vous où l'héroïne... », ouvrage d'un autre, bien évidemment, la conversation, au salon et ensuite à table, emprunta les rails du convenu : bateaux, voitures, impôts, politique... On avait beaucoup bu, au salon : neuf bouteilles de

champagne à quatorze, et, à table, Gaby eut le vin généreux. Bien que les amis de l'assureur fussent tous de droite, les opinions divergeaient, émises, lancées, protestées par des voix qui s'éraillaient. Autour de la table, on se coupa et se mangea la parole sans vergogne à propos du remaniement ministériel qui suivrait le référendum sur la constitution européenne. Deux convives parièrent sur le nom du futur premier ministre – parièrent vraiment : mille euros, tope là !

Le temps égrena ces minutes de misère dînatoire. N'ayant bu qu'un doigt de whisky et les trois-quarts d'une bière, Paul et Camille se sentaient merveilleusement lucides, et amoureux, main dans la main dans leur bulle d'harmonie, et repus du spectacle dont ils parleraient le lendemain au petit-déjeuner.

À onze heures et demie, Gaby mit le gigot au four. Paul adorait l'agneau, Camille détestait le mouton. Elle sourit : une heure de cuisson, au moins. Sauvée par le gong. Paul répondit discrètement au sourire de sa femme. Il n'aurait pas l'heur de surprendre l'assemblée en réclamant de la sauce à la menthe.

Francine renversa du vin sur la nappe. Gaby allait et venait en sifflotant de la cuisine à la salle. Les conversations semblèrent baisser de plusieurs tons. Dans leur ivresse, les invités se demandaient si l'écrivain et sa reine d'Angleterre oseraient vraiment quitter la table à minuit. Paul consulta sa montre. Minuit moins deux. Francine se mordilla l'ongle du pouce. Gaby apporta, décapsulées, deux bouteilles de bière. Tous les regards convergèrent vers ces deux bouteilles. Paul consulta de nouveau sa montre. Minuit une. Il posa sa serviette sur la table. Camille fit de même. Ils se levèrent, et avec eux treize paires de sourcils – Gaby venait de retourner aux fourneaux. Paul nota d'exploiter l'idée. Une séquence de dessin animé. Les sourcils qui se détachent et se collent au plafond, comme des moustaches. Cette pensée cocasse imprima sans doute sur ses traits une ironie qu'il ne souhaitait pas montrer. Il s'adressa à l'hôtesse :

— Nous sommes désolés, mais Gaby a dû vous le dire, nous ne nous attardons jamais au-delà de minuit.

Francine bondit sur ses pieds.

— C'est dommage, c'est vraiment dommage, bredouilla-t-elle, mortifiée.

« On a fait fort, hier, dirait Paul à Camille. Remarque, c'est un peu con pour l'assureur et sa femme, peut-être qu'ils ne méritaient pas ça, eux. — On leur a demandé quelque chose ? Ils n'avaient pas besoin de nous inviter. Qu'ils aillent se faire foutre. »

Gaby surgit de la cuisine.

— Vous vous en allez ? C'est pas vrai ! Et mon gigot ?

— J'ai l'intention de travailler demain matin.

— Il y a un temps pour tout.

— Je le crois aussi.

Ils contournèrent la table.

— Je vous donne votre vestiaire, s'empressa de dire Francine.

— Encore merci pour ce dîner, dit Paul. Et bonsoir à tous.

Un murmure lui répondit.

Camille se contenta de saluer l'assemblée de son sourire à gratifier les révérences.

Près du salon, ils enfilèrent leurs manteaux et serrèrent la main de Gaby et de Francine. Les autres étaient restés assis, tétanisés par l'offense. Soudain, un couteau sonna le branle-bas sur un gobelet en métal doré. Paul et Camille se retournèrent.

— Attendez un peu ! les interpella le sonneur de cloche.

C'était l'avocat. Les yeux exorbités, il pointait sur eux un index de procureur. Il se leva lourdement, renversa sa chaise, s'accrocha d'une main à la table.

— Alors, l'écrivain, t'es satisfait ? bredouilla-t-il.

— De cette soirée ? Mais certainement.

— T'as eu ce que tu voulais ?

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire ! C'est-à-dire ! Tu nous prends pour des andouilles ? Vous n'avez pas bu une goutte, vous n'avez fait que nous écouter parler... Je vais te le dire, moi, pourquoi t'es venu ! Pour nous observer ! Pour prendre des notes dans ta p'tite tête de nœud !

— Qui sait ?

— De quoi ? De quoi ? Attends un peu, connard !

Il se rua vers eux.

— Roger ! Roger ! cria sa femme, arrête tes conneries !

Gaby et Francine bloquèrent le Roger. Gaby adressa un clin d'œil à Paul.

— Pouvez y aller, on le tient. Vous en faites pas, il va se calmer.

En descendant l'escalier, Paul dit à Camille :

— Une fin inespérée.

— Bel exemple de lucidité alcoolisée, répondit-elle.

— Bravo, je note.

— Attention, je vais te réclamer des droits d'auteur.

Ils rirent et partirent se mettre au lit, faire l'amour.

Une semaine plus tard, Gaby héla Paul pardessus le talus frontalier de leurs territoires de chasse. Aussi jovial que d'ordinaire, il dit :

— Vous auriez dû rester, l'autre samedi. Ça s'est terminé par une soupe à l'oignon à sept heures, et après on est allés se balader sur la plage, voir le jour se lever. Putain, j'ai pioncé jusqu'à cinq heures de l'après-midi.

— Un dimanche de foutu, dit Paul.

— Il y en a cinquante-deux par an, dit Gaby.

— Un seul par semaine, dit Paul.

— C'est une façon de voir, dit Gaby.

Un saint homme

En 1975, l'année de ses vingt-cinq ans, André Guégan, tout jeune cadre de banque, fut nommé directeur d'agence à M., une petite ville du Finistère proche de la côte atlantique. De cette agence dépendait le bureau périodique de P., un port de pêche d'importance moyenne réputé pour sa marée du jour.

Entre le directeur sortant et son successeur, le passage des consignes dura toute la semaine. Comme le voulait la règle, les deux banquiers firent l'inventaire des risques commerciaux et industriels, ainsi que des créances douteuses que Guégan était libre de refuser, d'accepter en l'état ou d'accepter avec réserves et droit de revoir à six mois. Ils gardèrent le plus agréable pour la fin : les clients « privés » gratifiés de quatre étoiles sur l'échelle patrimoniale, c'est-à-dire disposant d'actifs à six chiffres. Conformément aux instructions, et de façon que le nouveau gestionnaire ne commette pas d'impairs, ces clients-là étaient profilés avec précision, et indiscretion, dans des dossiers annexes, à l'abri de la curiosité de la Commission informatique et liberté : caractère, habitudes, manies, éléments biographiques, cercles de notoriété et secrets de famille éventuels. Le directeur sortant termina la passation de pouvoir par le portrait et la déclinaison des avoirs du plus gros client de l'agence, un nommé Loïc Korfa.

— Le meilleur pour la bonne bouche, dit-il. Un ancien préfet aux colonies. Un drôle de zèbre, tu verras.

Quelques années auparavant, Korfa s'était retiré à P., sa commune natale, dans une superbe villa les pieds dans l'eau qu'il avait fait construire. Préfet, il l'avait été, mais sous Vichy, d'où, à la Libération, sa relégation dans un placard ministériel. Il en était mystérieusement sorti par la grande porte au moment des dernières négociations du traité de Rome. Nommé à Bruxelles, il avait dû occuper un poste mirifique, car il percevait une retraite très substantielle, en partie exonérée d'impôts sur le revenu. Il dépensait environ le tiers de cette pension de nabab et le reste s'accumulait sur son compte-chèques. Il était réfractaire à toute forme de placements, ne fût-ce qu'un misérable et simplissime livret d'épargne.

— Vise un peu, dit le directeur sortant, près de cent cinquante briques sur son compte-chèques. À chaque fois que l'inspection descend du Siège, je me fais remonter les bretelles. C'est vrai qu'il y a le risque qu'un jour tout le pognon foute le camp à la concurrence... Ou qu'il casse sa pipe et que sa veuve nous attaque pour manquement à l'obligation de conseil. S'il ne dépense pas son fric et qu'il ne veut pas d'intérêts, qu'est-ce qu'on y peut ? Ce type-là est têtu comme une bourrique et plus méfiant qu'un vieux paysan inculte. Moi, je me suis cassé les dents. Toi, tu pourras toujours essayer de lui ouvrir un livret ou de lui refiler des obligations... On ne sait jamais, une nouvelle tête... Mais bon, je n'y crois pas beaucoup. À moins que... Tu ne joues pas aux échecs, par hasard ?

— J'ai joué, dans le temps.

— Ah alors, t'as toutes tes chances.

— Pourquoi ?

— Monsieur le préfet joue aux échecs. Dix fois, vingt fois il m'a proposé de m'apprendre à jouer, mais ça m'emmerdait. N'importe comment, tu ne vas pas tarder à le connaître. Il vient un samedi sur quatre ou cinq. Il t'appellera le vendredi pour te demander un rendez-vous à dix heures et sortira de ton bureau vers midi. Pendant ce temps, sa femme fait son marché. Régulé comme du papier à musique.

— Et on parle de quoi pendant deux heures ?

— Il te raconte sa vie, à n'en plus finir. Suffit de l'écouter, et il est content. C'est le prix à payer pour que l'agence continue à faire son beurre avec tout ce pognon non rémunéré qu'il

nous laisse. Marrant, non ?

La rencontre eut lieu comme prévu le samedi suivant. Korfa se fit annoncer au guichet, où Guégan alla le chercher.

— Korfa, ravi de faire votre connaissance.

— Moi de même, répondit Guégan.

La poignée de main de Korfa était ferme, presque martiale – « diplomatique », songea Guégan, mais en demeurant incapable, sur le coup, de creuser plus avant son impression de faux-semblant et de courtoisie feinte. Derrière les lunettes à monture d'écaille, le regard était autoritaire. Un rien hautain, peut-être, dans son excès de franchise : Korfa ne dissimulait pas, ou faisait exprès de ne pas dissimuler, qu'il jugeait son monde. Il se dirigea d'autorité vers le bureau de Guégan, prit ses aises dans un fauteuil, croisa les jambes, tira de la poche de son veston un paquet de Rothmans et alluma une cigarette sans s'inquiéter de savoir si cela gênait son banquier. Fumer cigarette sur cigarette (six en deux heures) appartenait à ses prérogatives de V.I.P. Il avait un visage rond, glabre et juvénile, presque poupin, et des mains manucurées, un peu trop soignées pour un homme, estima Guégan. Le banquier ne fut pas dupe de l'interrogatoire que lui fit subir l'ancien préfet sous le camouflage de questions fort civiles. Il lui récita bien volontiers son curriculum vitæ. Korfa le félicita négligemment de son parcours universitaire parachevé par un DEA d'économie et, à partir de là, commença à parler de lui, du choix qu'il avait eu entre Centrale, Polytechnique, Saint-Cyr et comment il avait opté sans hésiter pour l'École coloniale, bien qu'elle fût moins prestigieuse, afin de mener « une vie d'aventures outremer ». Que Guégan le sache, il avait été le plus jeune administrateur aux colonies. Cependant, après la Libération, « lorsque, n'est-ce pas, les gaullistes et les communistes menèrent leur chasse aux sorcières contre ceux qui n'avaient fait que leur devoir », il avait avalé les couleuvres du « bazar politicien » jusqu'à ce que sa loyauté fût enfin reconnue et qu'on le réintégrât dans le rang des grands serviteurs de l'État, à Bruxelles. En dépit de ses espoirs sérieux de terminer sa carrière par une « belle ambassade et la cravate de commandeur de la Légion d'honneur », il avait fait valoir ses droits à la retraite à l'âge de soixante ans. « Bah ! Les honneurs, j'en ai eu ma part. ». Sa femme n'avait jamais pu lui donner d'enfant, ils étaient seuls tous les deux, avaient les moyens de vivre largement, quoi de mieux que de prendre le temps de vivre, de cultiver son jardin, de correspondre dans leur langue avec ses anciens homologues anglais et allemands du temps de Bruxelles, de lire, de sortir en mer (il possédait un petit voilier) et de jouer aux échecs ?

— Dites-moi, vous poussez du bois ?

Une seconde, la question désarçonna Guégan. Cela lui rappela désagréablement la question de la psychologue, lors de son entretien d'embauche à la banque : « Vous ne voulez pas vous laver les mains ? » Il avait regardé ses mains, comme un idiot, alors qu'elle lui suggérerait tout bêtement d'aller pisser avant qu'elle ne déclenche son chronomètre – deux heures maxi pour répondre aux quatre cents questions à choix multiples, mais plus vite il répondrait, mieux ce serait, car un ratio temps/bonnes réponses comptait pour la note finale, aussi valait-il mieux pisser avant que pendant.

— J'ai fréquenté le club d'échecs, à la fac.

— Ha ! Ha ! Une partie, ça vous dirait ?

— Ma foi...

— Quel jour êtes-vous disponible ?

— Tous les lundis, puisque nous ouvrons le samedi. Malheureusement.

— Pourquoi malheureusement ?

— Ma femme travaille le lundi.

— Que fait-elle ?

— Infirmière.

— Vous avez des enfants ?

— Pas encore. Nous attendons un peu.

— A-t-on vraiment besoin de perpétuer l'espèce ? Que diriez-vous de lundi prochain, quinze heures, à Ker an Aod ?

— Ça me va.

Guégan tenta de s'octroyer la conclusion de l'entretien. Il parvint à glisser trois mots à propos de placements éventuels. Korfa balaya cette question triviale d'un revers de chevalière et d'un rond de fumée. Il avait des projets concernant des terrains qu'il possédait au bord de mer et qu'il envisageait de lotir lui-même, aussi ne voulait-il pas « s'immobiliser ». Guégan osa lui répliquer qu'un livret d'épargne serait un minimum.

— Nous en reparlerons ! trancha Korfa, l'œil en colère, comme si la simple attention professionnelle que le banquier portait à son argent frôlait l'indiscrétion.

Aussi bien que son prédécesseur, Guégan jugea immédiatement plus risqué de donner des conseils à Korfa que de l'en priver. On allait là où Korfa voulait bien vous mener, et tant pis pour lui s'il ne voulait pas que son argent fasse des petits – « A-t-on besoin de reproduire les espèces ? », se dit Guégan, amusé, en songeant à la perpétuation de l'espèce.

Cette relation inédite entre un client sans exigence aucune et son banquier au bec cloué allait durer quatorze années. Une seule fois, au début du premier mandat présidentiel de François Mitterrand, Korfa formulerait une demande étonnante, parfaitement antithétique de l'inertie manifestée jusque-là : il prierait Guégan de lui constituer un portefeuille d'actions pour une valeur d'un million de francs.

Effrayé par cette responsabilité, Guégan lui proposa de le mettre en relations avec le service de gestion patrimoniale.

— Je n'ai pas le temps de recevoir ces gens. Faites pour le mieux.

— Mais êtes-vous prêt à perdre trente ou cinquante pour cent, voire plus ?

— Pourquoi perdrais-je ? Sur le long terme, les actions représentent le meilleur placement. On peut le lire dans n'importe quel magazine.

— Certes, mais il y a des risques, à court et moyen terme.

— Quelle importance ?

— Vous êtes sûr ?

— Allons, Guégan, ne soyez pas déplaisant.

Guégan téléphona aux spécialistes du Siège et constitua un portefeuille équilibré. Pour autant, ensuite, il aurait fallu procéder à des arbitrages, prendre des plus-values, anticiper des moins-values, liquider des canards boiteux, acheter des start-up, bref boursicoter. Korfa s'y refuserait. Guégan lui proposerait-il d'arbitrer telle société contre telle autre qu'il répondrait : « À quoi bon ? Elles se valent. » Lorsque Guégan quitterait M., le portefeuille de Korfa aurait exactement la même composition qu'à l'origine et le solde pharamineux du compte-chèques serait reconstitué.

Le lundi, à l'heure convenue, Guégan se rendit chez Korfa. Il connaissait la villa Ker an Aod « de vue », comme on le dit d'une personne. Quand on quittait le port de P. pour prendre la route de M., on ne pouvait manquer l'apercevoir, telle une maison de carte postale, au creux d'une anse, encadrée de pins maritimes et festonnée d'hortensias. Pour y accéder, il fallait

emprunter le chemin de terre d'un château dont seules les cheminées dépassaient d'un bois de feuillus. Korfa avait dessiné lui-même les plans de sa villa, une imposante néo-bretonne toute en pierre de taille, austère, massive et pas très gaie. Toutefois, ses portes-fenêtres cintrées lui donnaient une touche d'originalité et sa girouette en forme de thon une touche de fantaisie.

La porte du garage attenant était ouverte. De sous une couverture – Guégan songea à un cheval – dépassait la calandre nickelée d'une antique Volvo. Korfa surgit de derrière la maison, vêtu d'une chemise à carreaux, de jodhpurs en velours, de chaussettes en laine et de souliers hauts. Il adressa des signes véhéments à Guégan. Il s'agissait d'effectuer un demi-tour et de se garer, sans raison évidente, dans un endroit précis vers lequel Korfa le guida, entre un pittosporum panaché et un camélia. Guégan descendit de voiture, ils se serrèrent la main.

— Bienvenue à Ker an Aod, dit Korfa de façon très cérémonieuse.

— Un endroit magnifique, dit Guégan.

— Qui demande trop d'entretien. Il m'aurait fallu un jardinier à plein temps.

Guégan acquiesça poliment, bien qu'il ne vît autour de lui rien qui nécessitât un travail de titan. Ils entrèrent. La disposition des lieux était classique : à droite un dressing, puis la cuisine et probablement une chambre ; à gauche une immense pièce à usage de salon et de salle à manger. Le meuble le plus imposant de cette pièce était un piano à queue. Madame Korfa faisait des gammes. Korfa toqua à la porte ouverte et lança :

— Poupinette !

Guégan le saurait très vite : entre eux, en des occasions festives, et la venue de Guégan à Ker an Aod en était une, fallait-il croire, ils s'appelaient « Bichon » et « Poupinette », mais, en présence de tiers, s'appliquaient à se nommer Monsieur Korfa et Madame Korfa. Quant à Guégan, même quatorze ans plus tard il serait toujours Guégan, jamais André, pour Korfa, et monsieur Guégan, pour madame Korfa.

Madame Korfa sursauta, se leva, défroissa sa jupe qui lui tombait à mi-cheville, s'avança vers eux à petits pas et tendit à Guégan une main un peu haute, comme s'il devait sacrifier au baisemain. Il serra cette main osseuse alourdie de bagues.

— Guégan, notre nouveau banquier.

— Enchantée, monsieur Guégan.

— Moi de même.

Madame Korfa paraissait plus âgée que son mari, peut-être à cause de son maquillage imparfait – fond de teint trop clair, cils trop lourds de mascara, rouge à lèvres trop foncé, aux contours incertains. Elle resserra sur sa poitrine les pans de son cardigan de laine.

— J'espère que vous n'aurez pas froid, monsieur Guégan. On gèle, dans cette maison.

C'était vrai qu'il y faisait plus froid qu'au dehors, en ce début d'automne. Guégan remarqua que les volets de la grande baie cintrée du living n'étaient qu'entrebâillés (et pendant quatorze ans jamais il ne les verrait ouverts, alors que la baie offrait une belle vue sur le port). D'un côté trônait le piano, de l'autre une imposante cheminée en granit et ses accessoires en laiton bien astiqués – pare-feu, seau à charbon, pinces, pelle, tisonnier.

— Monsieur Korfa, à la suite de savants calculs, a décrété que sous notre climat maritime et tempéré le chauffage central n'était pas nécessaire.

Korfa fronça les sourcils.

— Autant que vous le sachiez tout de suite, Guégan, la devise de mon épouse c'est toujours malade, jamais mourir.

— Mon mari exagère. J'ai une santé un peu bringuebalante, voilà tout.

— Madame Korfa digère peu de choses depuis que je l'ai épousée.

Elle eut un rire de gorge, cassé par le tabac. Elle fumait des Camel.

— Depuis que tu m'as arrachée au couvent, moi, petite oie blanche, tu veux dire !

— Tu regrettes ?

— Ce serait un peu tard.

— Allons, Poupinette, ne donnons pas à Guégan le spectacle affligeant d'un vieux couple acariâtre.

— L'acariâtre, c'est toi, mon Bichon.

Surpris par cet échange, Guégan commit une bourde. Il demanda si la cheminée tirait bien, et provoqua le retour de flammes d'un échange amer...

— Hélas ! Comment le saurais-je ? répondit madame Korfa.

— J'ai expliqué cent fois à madame Korfa que les vents dominants rabattraient la fumée à l'intérieur. Je suis sûr que vous serez d'accord avec moi, Guégan. L'agrément d'une cheminée est illusoire. Ce n'est qu'une succession de corvées. Et une fois le feu parti, il faut le servir à tout bout de champ. Et ne parlons pas du nettoyage de l'âtre.

— La femme de ménage s'en chargerait, mon Bichon.

— Elle est déjà très occupée... Pardonne-nous, Poupinette, mais Guégan est venu pour jouer aux échecs. Il est temps que nous montions dans mon bureau.

— Dans l'antre du maître de céans, gloussa madame Korfa.

— Thé à cinq heures, ma Poupinette ?

— Monsieur Guégan préfère peut-être le café ?

— Non, dit Guégan, je préfère le thé.

— Chine ou Ceylan ?

— J'aime tous les thés, sauf les thés parfumés.

— Quelle horreur, ces thés à la vanille et à je ne sais quoi ! Voilà un jeune homme de bonne compagnie, dit madame Korfa.

— Où avez-vous appris à aimer le thé ? demanda Korfa en montant l'escalier.

— Ma belle-mère est d'origine anglaise.

— Ah ! Ah ! Votre épouse est donc bilingue ?

— Un peu moins qu'elle ne l'était, je suppose.

— J'ai hâte de faire sa connaissance, nous échangerons dans la langue de Shakespeare.

Sur le palier, Korfa tira une clé de sa poche et ouvrit la porte de son bureau.

— Je ne supporterais pas que madame Korfa mette son joli nez dans ma correspondance, badina-t-il.

La pièce était une pièce d'angle et avait vue sur mer de deux côtés. Elle était vaste et agréablement meublée de vitrines, d'un secrétaire, d'un bureau et de sièges en acajou. Les murs étaient nus, excepté deux aquarelles bien fades, cadeaux d'un ami, dit Korfa. Sur le plancher en chêne s'étalait un grand kilim ancien. L'échiquier était en place sur le bureau, ainsi que deux verres à digestif, deux verres à eau, un cendrier et une bougie. Korfa entrouvrit l'une des deux fenêtres, alluma la bougie, proposa à Guégan un doigt d'alcool de poire, qu'il accepta, et leur servit à chacun un verre d'eau. Le sort attribua les blancs à Guégan. Ils

s'assirent, Korfa alluma une Rothmans, Guégan joua é2-é4. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas joué aux échecs. Il se rappelait vaguement les sept ou huit premiers coups de la partie espagnole et de l'italienne. Il dut se tromper très vite car Korfa passa à l'attaque au bout du cinquième coup, bouleversa sa défense, eut bientôt trois pions et une, puis deux, puis trois pièces d'avance. Guégan abattit son roi. Sans le moindre commentaire, Korfa retourna l'échiquier, ils remirent les pièces en place, Korfa ouvrit du pion dame, d2-d4, Guégan répondit par d7-d5, Korfa par c2-c4, et déjà Guégan perdit les pédales, ne sachant plus s'il était plus avantageux de refuser le gambit ou de l'accepter.

Ils jouèrent quatre parties, toutes facilement gagnées par Korfa. Pendant ces presque deux heures, ils ne prononcèrent pas un mot. Ils descendirent. Le thé et les biscuits étaient servis. Madame Korfa, aussi civile que son époux dans l'interrogatoire qu'il avait mené à la banque, fit parler Guégan de lui-même et de sa femme. Korfa se mêla très peu de cette conversation. Tout en tartinant ses biscuits de marmelade d'orange, il affichait un sourire benoît, ravi que son épouse satisfasse avec un tel tact et une telle aisance à ses devoirs d'hôtesse. Ils fumèrent une cigarette et à six heures Guégan prit congé. Korfa le raccompagna, lui tint la portière de sa voiture et resta sur le perron pour lui adresser un signe amical quand il franchit le portail.

Le même protocole se reproduisit presque tous les lundis pendant trois ans, et pendant ces trois années Guégan ne gagna pas une seule partie. Pourtant, il travaillait ses ouvertures, à l'aide du *Bréviaire des Échecs*, de Tartakover. Souvent, qu'il eût les blancs ou les noirs, il lui arriva de pousser Korfa dans ses derniers retranchements, mais le préfet était encore plus accrocheur dans les finales qu'il n'était redoutable dans les débuts. S'il se voyait perdu, il se débrouillait toujours pour obtenir la nulle. Au cours de ces trois années, jamais il ne se permit de critiquer le jeu de Guégan, non plus, d'ailleurs, qu'il ne le félicita de ses progrès.

Bien qu'ils se rencontrassent le lundi, Korfa continuait de venir à la banque un samedi matin sur quatre ou cinq. À plusieurs reprises, Guégan suggéra qu'ils aillent prendre un café au bar de l'hôtel des Remparts. Korfa éluda sous différents prétextes et Guégan comprit que pour l'ancien préfet aux colonies prendre un verre dans un bar relevait d'un cérémonial suranné. À l'hôtel des Remparts lui auraient manqué des consuls et des commandants de garnisons, des ladies exsangues et des espions cosmopolites.

Le samedi, dans le bureau de Guégan, il dédiait le temps du rendez-vous à deux sujets : les affaires et sa biographie. Il soliloquait d'abord sur l'économie, la politique du gouvernement, les taux, l'inflation, les prix des terrains à bâtir, et il le faisait doctement, mais refusait mordicus qu'on réfléchisse au placement de ses avoirs ; dans un second temps, il enrichissait le récit de sa vie passée, en s'attardant avec nostalgie sur les fastes de sa période africaine : ses cuisiniers, ses femmes de service, son valet de chambre dont la seule tâche consistait à s'occuper de ses chemises et costumes de lin blanc (il en changeait deux fois par jour), et de ses smokings (de rigueur tous les soirs, même s'il dînait en tête à tête avec madame Korfa), sans oublier les chasses, à la perdrix et à la pintade sauvage, et au grand fauve, à plusieurs jours de marche en pleine savane, où il se transportait dans une chaise à porteurs.

Le lundi, les conversations préliminaires aux parties d'échecs avaient pour sujet ses problèmes domestiques du moment : son jardinier qui n'en faisait qu'à sa guise et leurs déboires avec la femme de ménage, grosse comme une oie grasse, maladroite et essoufflée. Il se plaignait de sa correspondance trop abondante, si bien qu'il n'en voyait pas le bout. Il détaillait par le menu des « réglages » sur son bateau, perpétuels obstacles à la croisière qu'il envisageait vers les Glénan, Groix et Belle-Île. Il s'attendrissait sur sa Volvo de vingt ans d'âge qu'il ne pouvait se résoudre à vendre malgré qu'elle lui coûtât les yeux de la tête en

réparations et pièces détachées d'importation. Enfin, autre antienne, il débinait sa Poupinette, et pas toujours gentiment.

Trois ans après la mutation de Guégan, Florence, sa femme, fut promue infirmière générale. Libre de modifier son emploi du temps, elle travaillerait désormais le samedi. Le lundi, ils pourraient enfin se balader, courir les antiquaires et les brocanteurs, bref jouir ensemble du même jour de congé. Il n'était plus question d'aller chez Korfa jouer aux échecs. Le préfet s'en montra très contrarié. Il étudia la situation, point par point, comme un plan de bataille. Lui qui n'avait jamais manifesté le moindre désir de rencontrer l'épouse de Guégan (excepté la formule de pure politesse, la première fois : « J'ai hâte de faire sa connaissance, nous échangerons dans la langue de Shakespeare », demeurée lettre morte), lui qui avait toujours refusé de venir prendre le thé chez les Guégan, et a fortiori de venir dîner (« Vous êtes gentil, Guégan, mais madame Korfa se sentira obligée de rendre l'invitation et elle s'en fera une montagne, nous bassinera avec un dîner à quatre ou cinq plats et picrate millésimé, et ce sera gênant pour nous tous »), lui, Korfa, si distant, proposa un changement radical dans leurs relations : jouer le dimanche.

— Sans doute pas tous les dimanches, bien sûr, car nous avons chacun nos obligations dominicales, mais il suffira d'en convenir une semaine à l'avance. Vous venez avec votre épouse prendre le thé à seize heures, nous jouons de cinq à sept, et ensuite, quand madame Korfa sera en forme, je verrai bien une petite dinette debout – aux colonies les Anglais appelaient cela un *small shop* –, amuse-gueules et sandwiches, avant de nous séparer. Qu'en dites-vous ?

Curieuse de connaître les Korfa, Florence fut d'accord. Le premier dimanche, sur le seuil de Ker an Aod, Korfa s'inclina, lui baisa la main, puis la considéra fixement, tandis qu'elle déposait entre les mains de madame Korfa le cake qu'elle avait fabriqué en début d'après-midi.

— Vous avez des cheveux magnifiques ! dit-il.

Florence sourit, soutint le regard de Korfa et secoua ses cheveux châtain foncé, épais, brillants, libres. Elle se décoiffait plutôt qu'elle ne se coiffait, savamment, à une époque où ce n'était pas encore la mode. Guégan frémit. Ils avaient fait l'amour sur le canapé du salon, après le déjeuner (sous le prétexte d'essayer une jupe, Florence s'était promenée en petite culotte devant son mari, sachant bien ce qui en résulterait) et Guégan eut l'impression que cela se voyait.

— Magnifiques, absolument magnifiques !

— Méfiez-vous de monsieur Korfa, Florence, j'en parle en connaissance de cause : il m'a violée à la sortie du couvent.

En présence de Florence, les Korfa allaient répéter les mêmes histoires et les mêmes reparties que Guégan avaient déjà entendues. À partir de ce premier five o'clock, Korfa tint auprès de Florence le rôle du gentleman empressé et un rien flagorneur. Les deux femmes sympathisèrent. Le cérémonial du thé rappelait à Florence les goûters de son enfance. Madame Korfa, étonnée que dans cette basse Bretagne il se trouvât une femme de trente ans aussi bien élevée, exprima sans détour les sentiments du couple à l'égard de Florence, en présence de l'intéressée :

— Permettez-moi de vous le dire, monsieur Guégan, votre femme a de la classe !

Guégan supputa qu'en plus de l'éducation britannique de Florence, son titre d'infirmière générale était pour beaucoup dans l'admiration que lui portaient, ou lui montraient, les Korfa. Madame Korfa, « toujours malade, jamais mourir », usait de Florence comme d'un

dictionnaire médical. Difficile à feuilleter, à vrai dire. Florence avait horreur de parler métier. « J'en vois suffisamment comme ça dans la sainte journée pour avoir envie de penser à autre chose. » Malgré cela, elle écoutait madame Korfa, et la rassurait. Elle l'avait jugée une bonne fois pour toutes : « Une charmante hypocondriaque. Tout ce qu'elle a, c'est un foie paresseux et un estomac riquiqui après quarante ou cinquante ans de régime jambon-purée. »

Madame Korfa allait deux fois l'an prendre les eaux à Plombières, où son mari la conduisait en voiture. Ils logeaient dans un palace. Les Guégan s'accordaient à penser que l'état de langueur de madame Korfa les arrangeaient bien tous les deux : madame extorquait à monsieur ces deux cures et il ne déplaisait pas au préfet de renouer avec les fastes de sa vie passée. Guégan l'imaginait, impérial, débarquant de la Volvo et tendre les clés au voiturier ; impérieux, donner ses instructions aux grooms concernant les bagages (de vieilles valises en cuir, forcément) ; au dîner, en smoking, sous des stucs rococo, tancer le maître d'hôtel pour une sole trop cuite.

Deux ans plus tard, un événement consolida leurs relations : un club d'échecs fut créé à M. et Guégan n'en revint pas que Korfa s'y inscrivît. Le lieu des rencontres, la Maison pour Tous, était aux antipodes des goûts du préfet : salle vivement éclairée de néons, tables et chaises en Formica, vagues relents de détergent et d'eau de Javel. Les joueurs, une douzaine en moyenne, se réunissaient le samedi après-midi. Sur l'insistance de Korfa, Guégan finit par prendre ses dispositions pour finir de bonne heure (dans la semaine, pour apaiser sa conscience professionnelle, il emportait des dossiers à la maison) et venir s'asseoir à une table autour de seize heures. Il se frotta à des partenaires différents et son jeu progressa. C'est dans le cadre sans grâce de la MPT qu'il battit Korfa pour la première fois. « Félicitations ! » dit le préfet, et il retourna aussitôt l'échiquier pour prendre sa revanche. Au fil des mois leurs forces s'équilibrèrent : Korfa ne gagnait plus qu'environ une partie sur trois.

Le club prospéra, adhéra à la ligue régionale et entra dans le circuit des tournois interclubs. Respectivement classés deuxième et troisième joueurs du club (le numéro un était un professeur de physique du lycée), Korfa et Guégan se devaient de participer. De crainte que Guégan ne renonce très vite à consacrer ses dimanches à la compétition, Korfa associa les épouses à ces sorties qu'il organisait avec soin, et générosité : il épluchait le guide Michelin et le Gault et Millau, dénichait un bon restaurant dans la ville où ils devaient se rendre, à défaut sur la route, et au besoin ils passaient la nuit du samedi au dimanche à l'hôtel, et toujours Korfa payait la note. Pendant que les messieurs jouaient, les dames se baladaient. Poupinette n'ayant pas son permis, Korfa remettait les clés de sa sacro-sainte Volvo à Florence, de sa part une marque inouïe de confiance. Jamais Guégan ne le vit plus gai, plus enjoué, plus joyeux luron que lors de leurs déplacements dans toute la Bretagne : Lorient, Saint-Brieuc, Brest, Rennes, Vannes, Nantes, Saint-Malo... Ces dimanches-là, les Korfa ne se donnaient que du Poupinette et du Bichon.

Effet de l'âge ou de l'amitié ? Vint le temps des confidences sidérantes que Korfa fit à Guégan, comme ça, entre deux considérations économiques ou politiques, le samedi matin, à la banque : madame Korfa et lui faisaient chambre à part depuis des lustres, mais bon Dieu, lui il n'était pas de bois, aussi avait-il eu de nombreuses maîtresses, en Afrique de jeunes et succulentes négresses, et à M., pendant près de vingt ans et jusqu'à ce que ses feux s'apaisent, une femme de notable qu'il baisait sur son bateau (« Hé ! Hé ! Mon voilier, c'était ma garçonnière »). Il la nomma, elle était cliente de l'agence. « Figurez-vous, mon cher Guégan, que sous ses airs de chaisière, cette dame n'aimait rien tant que de se faire prendre par la voie

étroite. » En même temps qu'il sodomisait la dame patronnesse, Korfa poursuivait une aventure prolongée à Brest, et de cette liaison naquit un fruit. « J'ai un fils de vingt-six ans. Il a fait Navale et il finira capitaine de vaisseau, sinon amiral. Sachez, Guégan, que je n'ai pas manqué à mes devoirs : jusqu'à l'an dernier la mère recevait une mensualité, en toute discrétion, vous l'imaginez. Si madame Korfa décède avant moi, ce qui est probable, compte tenu de sa santé, mon fils héritera de tout. Si elle me survit, la lecture de mon testament atténuera sa peine, mais elle aura le désagrément du partage. »

Guégan le raconta à Florence.

— Drôle de bonhomme, dit-elle. Ça ne m'étonnerait pas qu'il se vante, tout comme ça ne m'étonnerait pas de lui.

Ils n'eurent pas à supporter longtemps la gêne que l'on éprouve à côtoyer ensemble un mari et son épouse trompée. Guégan fut muté à Rennes où Florence n'eut aucun mal à retrouver un poste.

L'annonce du départ des Guégan laissa Korfa indifférent. Son invitation à venir « toquer à la porte de Ker an Aod » quand ils seraient de passage dans le Finistère sonna comme la plus insincère des formules de politesse. Madame Korfa, quant à elle, réagit de façon narcissique, en se plaignant des multiples déménagements que son époux lui avait imposés. Elle assura Florence de toute sa sympathie en ces circonstances tracassières.

Le jour où les Guégan déménagèrent les Korfa étaient à Plombières, aussi n'y eut-il pas d'adieux. Le mois suivant, Guégan leur écrivit une lettre, qui resta sans réponse. Il lui vint à l'idée de provoquer Korfa en lui expédiant une carte postale avec ces simples mots : « E4, amitiés, André Guégan ». Korfa ne releva pas le gant de cette proposition de partie d'échecs par correspondance.

Pendant trois ans, il continua de leur adresser ses vœux. En pure perte. Et pourtant, ils étaient en vie : Guégan, avant d'expédier ses cartes de bonne année, prenait le soin de s'en assurer en passant un coup de fil à l'agence de M. Il tira un trait sur Korfa.

Deux mutations supplémentaires et un bon nombre d'années plus tard, Guégan regagna le Finistère, en qualité de directeur de la succursale de Brest – son bâton de maréchal. Florence ne travaillait plus. Ils avaient à présent deux enfants, garçon et fille, douze et neuf ans.

Un matin d'assez bonne heure, le téléphone sonna dans le bureau du banquier. La touche indiquait que l'appel venait de sa secrétaire, une jeune femme efficace mais un peu trop expéditive.

— Madame Korfa ! annonça-t-elle, et elle bascula la communication sans laisser à Guégan le temps de se ressaisir.

— Allô ? Monsieur Guégan ?

— Madame Korfa ? Quelle sur...

— Ah monsieur Guégan, j'ai remué ciel et terre pour retrouver votre trace ! Enfin, vous voilà !

Sa voix était encore plus rauque que dans le passé – elle n'avait sans doute pas arrêté de fumer ses Camel – et en même temps montait soudain, dans les exclamations, vers les aigus, comme la voix d'une personne surexcitée, pour ne pas dire ivre ou folle.

— Monsieur Guégan, il faut que je vous voie ! Ne refusez pas de me recevoir, je vous en supplie ! Il n'y a que vous qui puissiez me sauver ! Je suis au trente-sixième dessous, monsieur Guégan, ah vraiment si j'avais su je ne me serais pas soignée comme je l'ai fait, je serais partie depuis longtemps et au moins le bon Dieu m'aurait épargné ça...

— Mais quoi donc madame Korfa ?

— Ah, tout !

— Et monsieur Korfa, comment va-t-il ? demanda Guégan, en songeant qu'il était décédé et que sa veuve se débattait avec des problèmes de succession (le testament en faveur du fils naturel).

— Justement, c'est de lui qu'il faut que je vous parle ! C'est urgent ! Oh je vous en supplie !

...

— Venez quand vous voulez, madame Korfa.

— J'arrive !

— Prévenez-moi quelques jours avant, quand même.

— J'arrive, monsieur Guégan, j'arrive ! Je suis à Brest, au coin de la rue. Je téléphone d'un café. Ah ! Ah ! Ah ! si monsieur Korfa me voyait... Pensez, sa novice, sa préfète, sa madame Korfa, téléphoner d'un bar, parmi les filles à marins, ah ! ah ! ah ! il en avalerait son dentier ! À tout de suite, monsieur Guégan, oh je vous en supplie, ne dites pas à votre secrétaire de me fermer la porte au nez !

— Mais voyons, madame Korfa...

Un quart d'heure plus tard elle entra dans le bureau de Guégan, vieille dame frêle et voûtée, les rides lutées de fond de teint, les lèvres peintes de travers, les cheveux roses enveloppés de mousseline. Il avait l'intention de lui baiser la main, un peu par ironie, elle l'attira par le col, l'embrassa sur les deux joues et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Madame Korfa, que se passe-t-il ?

— Ce qu'il se passe ? Voilà...

Elle ouvrit son sac et en tira une poignée de bijoux, qu'elle étala sur le bureau.

— Je ne connais aucun bijoutier à Brest et j'ai peur de me faire escroquer. Monsieur Guégan, il faut que vous m'aidiez à vendre mes bijoux.

— Vendre vos bijoux ? Diable ! Mais pourquoi donc ?

— Monsieur Korfa ne me donne plus un sou ! Il fait faire les courses par la bonne, et moi je ne peux plus m'habiller, je ne peux plus me faire coiffer, je ne peux même plus m'acheter un tube de rouge ou une paire de bas. Il ne me reste plus qu'à vendre mes bijoux.

— Voyons, madame Korfa... Vous avez de l'argent, beaucoup d'argent.

— Pas un sou, monsieur Guégan, pas un sou, il garde tout !

— Votre compte est un compte joint. Vous pouvez prendre tout ce que vous voulez, y compris vendre les actions en portefeuille.

— Vous en êtes certain ?

— Quand j'étais votre banquier, c'était le cas. Ne bougez pas, je m'assure que rien n'a été modifié. Un instant, je vous prie...

Du bureau de sa secrétaire, Guégan téléphona à l'agence de M. Le compte était toujours un compte joint. En revanche, le directeur du moment, en poste depuis un an et demi, ne connaissait pas les Korfa. Il avait essayé de prendre rendez-vous à plusieurs reprises, mais monsieur Korfa avait à chaque fois fait répondre par la bonne qu'il ne souhaitait pas le recevoir. D'après les employés, au courant des potins de la commune, Korfa était cardiaque, diabétique et quasiment aveugle.

— Vous êtes toujours co-titulaire du compte, madame Korfa. Libre à vous d'en disposer.

— Mais le chéquier est dans le bureau de monsieur Korfa et vous savez qu'il garde la clé sur lui.

— On vous établira un chéquier. Voulez-vous que je m'en occupe ?

— Je n'ai jamais signé un chèque de ma vie.

— Le directeur d'agence vous expliquera comment faire. Vous pouvez également tirer du liquide au guichet.

— Tirer de l'argent ? Monsieur Korfa ne me le pardonnerait pas ! Il me tuerait !

— Je ne peux pas croire que monsieur Korfa ait autant changé à votre égard, dit Guégan.

— Changé ? *Changé* ? Ah ce n'est plus le monsieur Korfa que vous avez connu, mon pauvre monsieur Guégan ! Monsieur Korfa passe ses journées en robe de chambre, il ne se rase plus, ne se lave plus, ne parle plus à personne excepté la bonne. Il est sale. Il pue. C'est dans la vieillesse que les gens révèlent leur vraie nature, monsieur Guégan. Monsieur Korfa dissimulait la sienne ! Monsieur Korfa a toujours été un monstre ! Ma vie a été un enfer, monsieur Guégan, un enfer !

— Peut-être déprime-t-il un peu ?

— J'espère bien, qu'il déprime ! Et moi, ne le suis-je pas, dépressive, depuis qu'il m'a épousée ? Est-ce pour autant que je me néglige ?

— Excusez-moi, madame Korfa, je... j'ai vraiment du mal à croire que...

— Ouvrez les yeux, monsieur Guégan, ouvrez-les bien grand ! Ce monsieur Korfa que vous considérez, sinon admirez, se moquait de vous. Le samedi, savez-vous pourquoi il vous tenait la jambe pendant près de deux heures ? Parce qu'il me conduisait chez le coiffeur. Par mesure d'économie, il ne voulait pas rentrer à la villa et revenir me chercher, ni aller prendre un verre dans un café, pour peu qu'il ait trouvé un établissement digne de son rang. Vous étiez sa salle d'attente, monsieur Guégan. Et voulez-vous que je vous dise comment il vous appelait, à la maison ? Le p'tit Guégan. Pas le petit Guégan, non, le p'tit Guégan, le p'tit banquier, en se gargarisant d'y mettre autant de vulgarité qu'il lui était possible. Et ne parlons pas de votre charmante épouse... C'était au mieux la cavale échevelée, au pire la grande gigue décoiffée...

Guégan ne put s'empêcher de sourire.

— C'est pour le moins décevant, si ce que vous dites est vrai...

— Vous croyez que je me serais humiliée à emprunter l'argent du train à la bonne pour venir à Brest si ce n'était pas vrai ?

Il la croyait. Le p'tit Guégan... Lui revenaient soudain en mémoire des grimaces, des coups d'œil, des reparties à double sens de Korfa.

Madame Korfa tira un mouchoir de son sac, en prévision des larmes que son dernier aveu allait lui arracher.

— Il m'a trompée, trahie...

Le fils naturel, bien sûr. Korfa le lui avait lancé à la figure, ainsi que son testament.

— S'il meurt avant moi, son bâtard héritera et je serai à la rue...

— Détrompez-vous, la loi vous protège. Renseignez-vous auprès de votre notaire, il vous rassurera.

— Ah, monsieur Guégan, monsieur Guégan, j'étais sûre que vous m'aideriez.

Le téléphone sonna. Il appuya sur la touche de l'interphone, afin que madame Korfa entende l'appel.

— Votre rendez-vous est arrivé, monsieur Guégan.

— Faites-le patienter.

Bien élevée, madame Korfa se leva et lui tendit la main. Il la baisa. Elle minaуда.

— Monsieur Guégan !...

Elle essuya ses larmes et prit la main de Guégan dans les siennes.

— Libre à vous de me croire, monsieur Guégan, mais permettez-moi de vous dire que vous et votre épouse, je vous considérais comme mes enfants...

— Je n'en doute pas, madame Korfa, dit Guégan en songeant que pendant toutes ces années elle avait été la complice de son mari dans ces saynètes de l'amitié qu'ils leur avaient jouées. Je prévins le directeur de l'agence de M., il vous arrangera tout ça. Au revoir, madame Korfa.

— À bientôt, monsieur Guégan.

À bientôt ? Quand et à quelle occasion pourraient-ils bien se revoir ? Aux obsèques de monsieur Korfa, pensa Guégan. Cardiaque, diabétique, aveugle...

Il pria le directeur de M. de le prévenir dès que l'avis mortuaire paraîtrait dans la presse locale. Il reçut le coup de fil l'informant de la mort de Korfa quelque six mois plus tard. Il s'était promis de se rendre, le jour venu, à l'enterrement du préfet, par curiosité, non pas celle d'observer quelles personnalités y seraient et comment serait organisée la cérémonie, mais la curiosité des sentiments qu'il ressentirait. Hélas, la date et l'heure ne lui convenaient pas du tout. Il se contenta d'adresser un mot de condoléances à madame Korfa, sans espérer de réponse.

Il eut la surprise de recevoir une carte de remerciements. Elle sacrifiait à un usage désuet, en harmonie avec l'exquise éducation surannée de la veuve.

Au recto de la carte, et au centre, cerné d'un ovale doré, il y avait le portrait en noir et blanc de monsieur Korfa. Aux quatre coins, des chérubins sonnaient de la trompe pour accueillir le défunt au paradis où trônait sur ses nuages un Dieu de bienveillance. En bas, était imprimée la phrase de circonstance : *Madame Veuve Loïc Korfa vous remercie d'avoir partagé sa peine à l'occasion du rappel à Dieu de son cher défunt.*

Le verso de la carte était plus étonnant.

Sous le titre « Toute sa vie, il fut un Saint Homme », cet extrait du Cantique des Cantiques :

Mon bien-aimé élève la voix ; il me dit :

*« Lève-toi, ma bien-aimée,
ma belle, viens-t'en.*

*Car voilà l'hiver passé,
c'en est fini des pluies, elles ont disparu.*

Sur notre terre les fleurs se montrent.

*La saison vient des gais refrains,
le roucoulement de la tourterelle se fait entendre
sur notre terre.*

*Le figuier forme ses premiers fruits
et les vignes en fleur exhalent leur parfum.*

*Lève-toi, ma bien-aimée,
ma belle, viens-t'en. »*

REGRETS ETERNELS

Guégan ne sut pas quand madame Korfa décéda. Un jour d'été, jeune retraité comme l'était Korfa lors de leur première rencontre (hé ! la roue tourne, se moqua-t-il de lui-même), il passa devant Ker an Aod. Le jardin avait été amputé des deux tiers de sa surface. La villa se trouvait à présent au bord d'une pénétrante à quatre voies qui menait au port. Les pins maritimes avaient été coupés. La maison était ravalée de frais. Toutes les fenêtres étaient ouvertes. Il se demanda si, vraiment, c'était un officier de marine qui en avait hérité.

Les derniers sacrements

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Eur xièr-ma-hie se eurt, ions pour elle...

Eur xièr hie eur ions po el...

Les voix des nonnes touillent de la bouillie d'avoine dans la tête de sœur Xavière-Marie.

L'homme à tout faire a déjà creusé son trou au fond du parc de la maison de retraite de la Communauté des Sœurs de Villemont. Il n'attrapera pas un tour de reins à la porter dans la fosse. Comme on disait en Cornouaille, le pays de son enfance où, jusqu'à l'âge de douze ans, elle s'est appelée Marie-Jeanne, il ne reste plus rien d'elle.

Roulée dans son linceul, petite sœur Xavière-Marie sera inhumée à même la terre normande. C'est la règle : rien, sinon ce bout de coton, ne protégera son corps nu du travail des vers. En revanche son âme, elle, sera enveloppée des derniers sacrements, et de l'assurance de voir s'ouvrir en grand devant elle la porte du Ciel, en récompense d'une vie exemplaire au service du Seigneur. Chez elle, dans sa Cornouaille natale, elle aurait eu un cercueil, ne fussent que les quatre vilaines planches en sapin des nécessiteux.

Malgré leur certitude que sœur Xavière-Marie a mille fois mérité le paradis, la douzaine de vieilles nonnes qui forment le dernier carré de la Communauté se relaient à son chevet, pour prier. Parmi elles, la supérieure, sœur Anne-Thérèse, la propre sœur cadette de sœur Xavière-Marie. Au temps de leur noviciat, cela les amusait parfois de se donner du « ma sœur » – « Ma sœur ? – Oui ? Qu'y a-t-il ma sœur ? – Rien, ma sœur, hi-hi-hi ! »

Debout, sœur Anne-Thérèse domine ses pleureuses agenouillées. Sur ses lèvres, ce sourire redoutable de bonté infailible auquel pendant soixante ans sœur Xavière-Marie s'est soumise. Et tu te soumettras jusqu'à ton dernier souffle, semble dire la cadette, la supérieure, la soldate de Jésus dont le visage est demeuré étrangement lisse, sans une ride, à cause sans doute des contraintes de la guimpe : cheveux tirés en arrière, et la peau avec.

Dépouillée de cet accessoire il y a deux ans, lorsqu'elle est restée alitée, sœur Xavière-Marie s'est ridée d'un coup. C'est une vieille femme, et non plus une vieille nonne, qui repose sur ce lit étroit, dans une minuscule cellule aux murs chaulés. Ses longs cheveux raides et gris de trophée momifié encadrent son visage. Ton sur ton, masque de cire sur blanc écru de l'oreiller, l'enveloppe charnelle de sœur Xavière-Marie a commencé de s'évanouir. D'heure en heure, son visage rejoint l'apparence des stigmates du Christ sur le Saint suaire.

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Eur xièr-ma-hie se eurt, ions pour elle...

Eur xièr hie eur ions po el...

Bouche sœur Xa'ière-Ma'ie gargouille dans un rire :

— *Leur ma zi en ebrel...*

Sœur Anne-Thérèse opine. Sourcils levés, les nonnes s'interrogent. Sont-ce des répons que la mourante bredouille ? Ne se moque-t-elle pas de quelqu'un ? Et doit-on croire qu'elle rit ? Ah que non ! Quelles mauvaises pensées ! Sœur Anne-Thérèse foudroie les pleureuses du regard. Elle est la seule à savoir que ce ne sont pas des répons que sœur Xavière-Marie marmonne, mais des mots en breton, des phrases ironiques, des piques d'amertume, des litanies de regrets en guise de mortification tardive. Sœur Anne-Thérèse est la seule à

comprendre ce que dit la moribonde. Pour autant, elle ne se départit pas de son sourire de bonté impitoyable. Que sœur Xavière-Marie vide son sac, cela vaudra bien une confession. Qu'elle le veuille ou non, elle ira au paradis.

Eur xièr hie eur ions po el...

— *Leur ma zi en ebrel* (la cour de ma maison en avril), répète sœur Xavière-Marie en secouant la tête et en plissant les yeux de ruse enjouée, ainsi que le faisait leur père quand il allait jouer un de ses tours de cochon à leur mère, comme ramasser tous les œufs et aller les vendre au bourg pour acheter du vin qu'il avait appris à boire à la Grande Guerre.

— *Ah ya ma zi brav, ma zi bihan, ti ma zud ba bro Gerne tost ar ster Odet...* Ah oui, ma belle maison, ma petite maison, la maison de mes parents en Cornouaille au bord de la rivière Odet...

Le sourire comminatoire de sœur Anne-Thérèse s'élargit, un rien énigmatique : en plus de son habituelle bonté autoritaire, les nonnes y lisent un soupçon de compassion et de plaisir retenu. Sœur Anne-Thérèse songe à leur maman. Aux yeux de la cadette devenue supérieure, leur mère était une sainte, aussi ne peut-elle pas refuser son évocation, à travers les paroles de l'agonisante. Pour la première fois de sa vie de religieuse, sœur Anne-Thérèse n'essaie pas d'endiguer les souvenirs que poussent vers elle les paroles en breton de sœur Xavière-Marie. Aujourd'hui elle ne court aucun risque à affronter la crue, seule à seule avec sa sœur aînée, dans le confessionnal d'une langue étrangère aux oreilles des nonnes normandes. Elle accepte même de se laisser bousculer par le charroi d'évidences jusque-là contenues : tout n'était pas rose à Kerfao, loin de là, et n'eût été la misère, leur destin à elles deux aurait été différent, sans doute. Elle pince les lèvres, ce qui creuse légèrement ses joues : quant à elle, elle ne regrette rien, sauf le carmel, ô pardonnez-moi mon Dieu, sa véritable vocation. Au lieu de jouir du silence, elle a souffert du charivari des cours de récréation, tout entière dévouée à l'Église et à l'enseignement catholique. C'est ainsi. Son sourire s'efface.

Sœur Xavière-Marie récite tout d'un trait le rosaire de ses regrets. Devant le pennti, le verger en pente, et en bas la paisible rivière ralentie par le passage du moulin à papier, et en aval elle cascade, torrentueuse, dans les gorges du Stangala, et il y a les saumons que le père braconne à la fourche, et il y a les ruches au pied des pommiers, et il y a les pommes sucrées du pommier greffé par un chemineau et qu'on mélangeait aux petites pommes aigres pour adoucir le cidre, et il y a les deux vaches pie-noires, et le beurre qu'elles donnent est jaune bouton d'or, et il y a tout le temps, nuit et jour, le chant de la rivière et celui des oiseaux, et le hibou ouh-ouh-ouh dans les bois du château sur la rive d'en face, et la chouette effraie qui ricane crek-crek-crek par le trou de la cheminée, et Marie-Jeanne et Thérèse se serrent l'une contre l'autre dans le lit de côté, près du lit clos des parents, et regardez donc les quatre garçons dormir au-dessus des vaches dans la crèche, et rappelez-vous qu'ils étaient sept enfants avant que, *mallozh-Doue*, malédiction, la troisième fille, la sœur jumelle de la Thérèse, ne meure à l'âge de deux ans, d'une perforation intestinale qu'on a dit, *ma rarv*, mon cul, conteste sœur Xavière-Marie, c'est la Thérèse, sûrement, qui a sucé toutes les forces de sa jumelle pour grandir ensuite comme elle l'a fait, et sœur Anne-Thérèse d'approuver, c'est vrai ce que raconte sœur Xavière-Marie, Thérèse ressemblait à leur mère, mince, svelte, très grande pour une bretonne, tandis que Marie-Jeanne était le portrait craché du père, petite, boulotte et légèrement voûtée, et sœur Anne-Thérèse se renfroge quand sœur Xavière-Marie poursuit ah moi j'aurais voulu continuer à grandir à la maison et un jour aller au bal des moissons, mais les oiseaux de malheur sont arrivés, le recteur de la paroisse et un père des Missions, ils ont dit au père et à la mère nous avons besoin de soldats du Christ et

d'épouses de Jésus, le père a dit moi j'ai besoin des bras de mes gars pour gagner ma croûte, mais les filles si elles veulent elles peuvent faire des bonnes sœurs, et la mère a dit sûr *a-walc'h*, assez sûr que c'est qu'elles auront de l'instruction et seront mieux nourries qu'ici, sur sept journaux, avec deux vaches et un père qui boit l'argent des œufs, alors on les a embarquées d'abord dans le car, et puis dans le train, jusqu'à l'autre bout de la France, en Savoie, dans les montagnes où l'on crevait de chaud en été et de froid en hiver et où personne ne parlait breton.

— *Kaoc'h ki du kac'het rarv ki gwenn*, bafouille sœur Xavière-Marie.

Sœur Anne-Thérèse réprime un haut-le-corps. Elle ne sait que trop bien ce qu'il veut dire, ce juron du père : la merde du chien blanc chiée par le cul du chien noir.

— Sœur Xavière-Marie, vous n'avez pas honte !

Sœur Xavière-Marie rouvre à demi les yeux.

Dans une moue qu'elle voudrait de défi, comme lorsqu'elle opposait un mutisme têtue à la domination de sa cadette, elle croit relever le menton mais ne fait que se manger la bouche. Elle parvient à crachoter :

— *Keben !*

L'injure suprême, l'injure qu'on n'adresse qu'aux femmes, le nom de la mégère qui en fit tellement voir à Ronan qu'il devint un saint. La Keben est à ce point honnie que lors de la grande troménie de Locronan, le village où le saint quitta ce monde, les fidèles sont dispensés de se signer devant la croix nommée Kroaz Keben.

— Dieu vous pardonne, sœur Xavière-Marie.

Les nonnes précipitent leurs prières.

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Sœur Xavière-Marie se meurt, prions pour elle.

Eur xièr-ma-hie se eurt, ions pour elle...

Eur xièr hie eur ions po el...

Leur ma zi en ebrel...

Quatre années séparaient les deux sœurs. Thérèse avait huit ans, Marie-Jeanne en avait douze quand elles furent mêlées à une trentaine de filles de toutes les campagnes françaises. Dans l'institution savoyarde qui jouxtait le couvent auquel elles étaient destinées, on commença par leur donner de l'instruction. La première nécessité fut de leur apprendre le français. Thérèse sut s'exprimer correctement au bout d'un an, ce qui ne fut pas le cas de Marie-Jeanne, réfractaire à la langue de la République aussi bien qu'à l'arithmétique et à la géographie. Elle ne comprenait rien aux cartes. Pourquoi le nord était-il toujours en haut ? Le père disait que le nord se trouvait derrière la maison et le sud devant, au-delà des pommiers et de la rivière. Alors, loin de la maison, comment distinguer le nord du sud ? Marie-Jeanne échoua au certificat d'études, que Thérèse obtint haut la main à l'âge de dix ans. Elle passa en sixième et sauta avec aisance de classe en classe, jusqu'au brevet. L'institution ne douta plus avoir recruté un élément exceptionnel. Pendant ce temps, Marie-Jeanne apprit des sœurs ménagères comment mener à bien les basses tâches d'une communauté. Thérèse entra au lycée et, trois ans plus tard, fut reçue au baccalauréat de philosophie, ce qui, dans les années 1930 n'était déjà pas commun pour une fille et encore moins pour une future bonne sœur. Au diocèse, on examina son cas. Leur cas à toutes les deux, à vrai dire, car leur destin serait commun, à la demande de Thérèse qui, en acquérant de l'instruction, s'était aperçue que son

aînée appartenait à la famille de ces esprits simples auquel le royaume des cieux est promis. Elle comprit qu'elle resterait à jamais sa protectrice et son interprète dans un monde qui lui serait toujours hostile. Au diocèse, on décida de mener Thérèse le plus loin possible dans ses études. Sa prise de voile en serait retardée, mais, s'interrogea l'institution, sa sœur ne pouvait-elle pas d'ores et déjà prononcer ses vœux afin d'être casée dans une communauté où elle ne serait pas moins utile comme blanchisseuse que sa cadette, plus tard, au sein de l'enseignement catholique ? Thérèse interrogea Marie-Jeanne en ce sens et se fit une opinion définitive : autant elle ne doutait pas de sa vocation, autant celle de sa sœur aînée était fragile. Il faudrait qu'elles prononcent leurs vœux en même temps et qu'elles ne se quittent jamais. Elle repoussa l'idée que Marie-Jeanne pourrait aussi bien retourner à la maison. Sotte et naïve, la pauvre fille tomberait dans les griffes d'un journalier ivrogne et fainéant, qui lui fabriquerait un gosse tous les ans, et elle vivrait dans la misère. Son bonheur était sous le voile. Ce fut cette année-là que la bonté de Thérèse à l'égard de Marie-Jeanne devint véritablement inflexible. Elle ferait le bonheur de sa grande sœur, sinon contre son gré du moins contre sa faiblesse. Elles prirent le voile du noviciat.

Thérèse fut inscrite à l'université de Lyon et Marie-Jeanne la suivit. Elles passèrent trois ans sous la protection de Notre-Dame de Fourvière, logées dans une communauté où Marie-Jeanne fut confirmée dans son rôle de sœur ménagère tandis que Thérèse se rendait aux cours dans sa tenue de novice qui la préservait, pour peu qu'il en fût besoin, des chausse-trapes de la vie civile et de la fréquentation de filles délurées et de garçons entreprenants. Cette tenue lui seyait et ne manquait pas d'élégance, excepté les bas en laine : jupe bleu clair, chemisier blanc, cardigan bleu marine, veste ou manteau gris et, sur la tête, un fichu du même bleu que la jupe, figurant le voile.

Thérèse ne commit aucun péché, ni en actes, ni en pensée. Elle consacra tout son temps aux lettres classiques et modernes, y compris l'anglais, au cas où elle devrait correspondre un jour avec des moniales du Canada anglophone associées à la communauté. Licence et maîtrise en poche, elle fut nommée professeur de français dans un collège de filles de Normandie, une province où l'école catholique n'était pas moins puissante qu'en Bretagne. Marie-Jeanne, comme convenu, la suivit. Elle serait au service des sœurs enseignantes.

Sonna l'heure de prononcer les vœux. La cérémonie aurait lieu en la cathédrale de Rouen. La famille fut invitée aux noces avec Jésus, mais Thérèse, dans une longue lettre en breton, leur pardonna à l'avance de ne pas venir. Pour la mère, veuve depuis deux ans (l'alcool avait fini par emporter le père et Thérèse ne cessait de prier pour son salut), ce long déplacement équivalait à un voyage de la Terre à la Lune : pas une seule fois elle n'avait pris le car de Briec à Quimper. Pour les frères, dégrossis par le service militaire, les gares et les correspondances n'étaient pas effrayantes, mais ils n'avaient guère les moyens de prendre le train, sauf un qui voyageait gratis, Jean-Louis, le cheminot. À peine marié, il avait quitté la terre pour les chemins de fer. Marianne, sa femme, travaillait à l'usine Chancerelle de Douarnenez. Les Rouges avaient contaminé ces deux-là, Thérèse s'en était bien rendu compte lors de l'enterrement du père, la seule occasion que Marie-Jeanne et elle eurent de rentrer au pays pendant toutes ces années écoulées depuis leur expatriation dans les Alpes, aussi s'étonna-t-elle de recevoir une carte annonçant leur venue. « Ça nous fera une sortie, et puis il faut bien que quelqu'un fasse le déplacement pour raconter aux autres », écrivait Marianne. Cette belle-sœur ne plaisait pas à Thérèse. Elle l'avait jugée une bonne fois pour toutes : une *pikez*, une femme de caractère, devant qui le Jean-Louis filait doux, sûr. Pire, ils étaient mariés depuis quatre ans et n'avaient toujours pas d'enfants. Thérèse soupçonnait la Marianne de

participer activement à l'esquive du devoir de conception, en prenant son plaisir mais pas le reste, ce que le curé, en Normandie comme en Bretagne, dénonçait du haut de sa chaire dans une langue imagée : « Je vois des ventres qui restent plats ! Honte aux hommes avares de leur semence ! Quand il vous faut fertiliser un champ, est-ce que vous déchargez votre charretée de fumier à l'entrée ? » Thérèse les logea au couvent. Ils dînèrent ensemble au réfectoire. Marie-Jeanne pressa son frère et sa belle-sœur de questions en breton. La langue de leurs aïeux résonnait sous la voûte. Marie-Jeanne demandait des nouvelles de la terre, de la rivière, des gens, d'untel et d'unetelle, étaient-ils mariés, avaient-ils des enfants ? Thérèse supputa un grand danger. Dès le dessert, elle éloigna Marie-Jeanne et s'arrangea pour que Jean-Louis et Marianne ne puissent plus la voir avant les noces.

Quand les portes de la cathédrale s'ouvrirent pour livrer passage à la foule, parents, amis, personnalités politiques, journalistes, fidèles ordinaires, tout était déjà en place pour le grandiose cérémonial. Une assemblée de moines, de prêtres et de prélats emplissait le chœur. Au centre et au bord des trois marches qui séparaient le chœur de la nef, se tenait, assise sur un trône, la statue d'or et d'ivoire de l'archevêque mitré et crossé. Une nombreuse chorale, en mezzanine sous les grandes orgues, en guise d'introït vocalisait des chants de béatitude.

Regroupées dans la sacristie, les novices en tenue d'impétrantes descendirent la cathédrale par les déambulatoires, têtes baissées, mains jointes, en deux groupes, pour remonter en un seul l'allée centrale. Jean-Louis et Marianne, n'ayant voulu déranger personne, se tenaient au bord de l'allée. Marie-Jeanne les cherchait des yeux, sous son voile. Elle les aperçut, quitta le rang, s'accrocha au col de son frère et dit d'un trait, en breton :

— Je ne veux pas faire bonne sœur, ramène-moi à la maison, je veux me marier et avoir des enfants...

— Mais...

Jean-Louis roula un regard égaré sur les fidèles endimanchés, sur les surplis des prélats, sur l'archevêque... Il imaginait le scandale de la fuite en même temps que la gloire qu'il en tirerait auprès de ses camarades de la CGT – « J'ai tiré ma sœur des pattes des curés ».

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il à sa femme.

— C'est ta sœur, pas la mienne.

— Ramène-moi à la maison... Jean-Louis ! Jean-Louis ! Sors-moi d'ici ! continuait de l'implorer Marie-Jeanne.

Écarlate, Jean-Louis se défaussa à voix basse :

— Mais je ne peux pas, Marie-Jeanne, je ne peux pas...

— Sors-moi d'ici ! Sors-moi d'ici ! criait Marie-Jeanne, tandis que des mains dénouaient la griffe de ses doigts sur le col de Jean-Louis.

Thérèse arracha sa sœur au démon. D'autres sœurs encadrèrent la révoltée et Marie-Jeanne fut entraînée vers la félicité, son échafaud.

Quelques minutes plus tard elle était allongée comme les autres, à plat vendre, les bras en croix, sur le carreau devant l'archevêque, et ce fut comme si on lui avait coupé la tête : jamais plus sœur Xavière-Marie ne protesterait de sa condition.

Après les choses suivirent leur cours. Régulièrement, sœur Anne-Thérèse montait en grade. Elle ne recevait aucun salaire. Qu'avait-elle besoin d'argent ? On subvenait à ses besoins élémentaires. Lorsque les écoles privées signèrent des contrats d'intégration et que les enseignants furent payés par le Trésor public, elle se présenta à l'agrégation afin d'augmenter, via son compte en banque, les subsides que l'État versait à la communauté.

À la fin de sa carrière, elle était une sommité de l'enseignement catholique, directrice d'un établissement de plus de deux mille élèves. Elle prit sa retraite à l'âge légal mais conserva un poste officieux de conseiller pédagogique auprès des gestionnaires laïcs qui avaient remplacé les religieuses. Son travail consistait à tenter de maintenir quelques lambeaux d'ordre moral dans une école où tout partait à vau-l'eau. La mixité et les cours d'éducation sexuelle obligatoires, ainsi que leurs conséquences, constituaient à ses yeux les prémices de l'Apocalypse.

À l'âge respectif de soixante-douze et soixante-huit ans, sœur Xavière-Marie et sœur Anne-Thérèse rejoignirent la maison de retraite de Villemont. Depuis, pour la cadette, quinze années de bonheur parfait venaient de s'écouler, dans l'équivalent d'une vraie vie de moniales, son vœu de toujours. Quant à sœur Xavière-Marie, elle s'était retirée en elle-même. Sœur Anne-Thérèse se plaisait à croire que, du tréfonds de sa catatonie, elle dialoguait enfin avec le Seigneur.

Mais voilà qu'elle se réveillait sur son lit de mort !

Sœur Xavière-Marie recommence de marmonner en breton. Son délire annonce ses derniers instants. Sœur Anne-Thérèse prie une religieuse d'aller chercher l'aumônier, un vieillard, lui aussi. S'il se soumet à la nouvelle règle de revêtir un costume quand il se rend au bourg, à l'intérieur de la communauté de Villemont le vieux curé continue de porter la soutane. À sa vue, sœur Xavière-Marie écarquille les yeux et redresse la tête.

— Ha ! Ha ! Ha ! ricane-t-elle, *en ano an Tad hag ar Mab hag ar Spered-Santel, evel-se bezet graet*, ha ! ha ! ha ! *mersi braz* ! Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il, grand merci !

Sœur Anne-Thérèse frissonne. Le Malin est dans la place. L'air sent le soufre. Les religieuses psalmodient de plus belle, menton sur la poitrine. L'aumônier, ressentant l'hostilité de l'agonisante, hésite à s'approcher. Un rictus de colère déforme la bouche édentée de sœur Xavière-Marie.

— Fous le camp, saleté ! lance-t-elle en breton. J'en ai vu assez de curés comme ça pendant toute ma vie ! Laisse-moi tranquille ! Fous le camp ! Fous le camp, je te dis, saloperie !

Et s'ensuit une bordée d'injures que sœur Anne-Thérèse a entendues dans son enfance mais qu'elle s'est astreinte, elle, à oublier :

— Poison !... Âne cornu !... Face de cul !... Bouche à chopine !... Tas de fumier !...

Le pauvre corps de sœur Xavière-Marie se raidit sous le drap, sa bouche se fige de travers, sa tête retombe sur l'oreiller.

Sœur Anne-Thérèse lui tâte le pouls. L'aumônier hausse les sourcils. Trop tard ?

— Le cœur bat encore, qu'elle reçoive les derniers sacrements ! intime sœur Anne-Thérèse. Tremblant devant cette inflexible miséricorde, l'aumônier extrémisa une morte.

Fin